

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE DESIGN ET MÉTIERS D'ART D'AUVERGNE  
Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués, mention Design de Produits

Laurine Frigerio

# Casanier·e·s

Étude de l'épanouissement dans l'espace domestique

Mémoire de recherche  
Sous la direction de Patrick Bourgne  
Année 2021-2022



### *Remerciements*

Je remercie Patrick Bourgne, mon tuteur de mémoire, pour ses conseils avisés et son accompagnement bienveillant pour le suivi de ce mémoire. Merci à l'équipe pédagogique de l'ESDMAA pour leurs encouragements. Je remercie également mes camarades de classe pour leur bonne humeur et mes proches pour leur soutien émotionnel. Merci à Papa et Sardine pour leur relecture.



## *Avant-propos*

Je suis une personne introvertie et casanière. Mes pensées, ma voix intérieure et mon imagination sont très développés. Environnements bruyants, foules, fêtes : je me sens rapidement submergée car mon corps capte avec intensité les stimulations extérieures ainsi que les émotions des gens. J'apprécie et chéris les moments de pause, de solitude, et de contemplation qui sont essentiels pour me ressourcer et entretenir ma créativité. Sans eux, c'est comme si mon esprit ne trouvait pas le temps de traiter les émotions et je risque d'entrer dans un état d'épuisement mental et de ralentissement, ou au contraire une anxiété intense et paralysante. Mon chez-moi est important. C'est le lieu qui accueille et spatialise ce fameux ressourcement. J'aime m'y blottir et vaquer à des occupations hors du temps : lecture, dessin, broderie, musique...

3	<b>Remerciements</b>
5	<b>Avant-propos</b>
6	<b>Table de matières</b>
9	<b>Introduction</b>
13	<b>ÉPANOUISSEMENT INDIVIDUEL ET INTIME : LE CHEZ-SOI</b>
17	<b>Habiter: le chez-soi</b>
17	<i>Habiter</i>
18	<i>Le chez-soi</i>
22	<i>De l'abri à l'évasion</i>
25	<b>La maison</b>
25	<i>Construire / choisir sa maison</i>
29	<i>Aménager / décorer sa maison</i>
30	<i>Entretenir sa maison</i>
32	<i>Acheter ou louer sa maison (propriété et location)</i>
35	<b>Du chez soi dans le dehors</b>
35	<i>Un espace délimité</i>
36	<i>La ritournelle</i>
37	<i>La ritournelle appliquée : exemple d'habitants sans domicile fixe au bois de Vincennes</i>

<b>ÉPANOUISSEMENT COLLECTIF : LE FOYER</b>	<b>41</b>
<b>Famille, couple, enfants &amp; voisins</b>	<b>45</b>
<i>La création de la famille</i>	46
<i>Couple, amour et enfants</i>	47
<i>La place des voisins</i>	49
<b>L'imaginaire du foyer</b>	<b>53</b>
<i>Le mythe domestique et la fée du logis</i>	53
<i>La démocratie dans la famille</i>	54
<i>La femme et la bonniche</i>	59
<i>La charge émotionnelle</i>	61
<i>Vivre seul.e.s</i>	62
<i>La famille autrement</i>	63
<b>ÉPANOUISSEMENT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT</b>	<b>67</b>
<b>Expériences confinées</b>	<b>71</b>
<i>Crise sanitaire du Covid-19 : une redécouverte du chez soi</i>	71
<i>Confinés par choix</i>	74
<i>La socialité en ligne</i>	76
<b>Un autre rapport au temps</b>	<b>81</b>
<i>Marchandisation du temps</i>	82
<i>Travailler chez soi</i>	85
<i>Des week-ends, des vacances et du sommeil</i>	85
<b>Conclusion</b>	<b>89</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>93</b>
<b>Webographie</b>	<b>94</b>
<b>Iconographie</b>	<b>95</b>



## *Introduction*

Dans *Habiter*, Michel Serres évoque Hermès et Hestia avec les paradigmes de la mobilité et de l'immobilité. Il compare les animaux, dont la mobilité conditionne la vie (courir, chasser, fuir,...) et les plantes, immobiles. Il considère Hermès, voyageur, comme « symbole, effigie et résumé » des animaux humains : « nous marchons, courons, nageons, chevauchons, conduisons, battons des records de vitesse, allons même sur la lune. »<sup>1</sup>. Les plantes, elles, sont celles qui habitent. Leur immobilité conditionne leur forme extérieure. Elles doivent capter le soleil, absorber les nutriments de la terre et fabriquer parfums et poisons pour se reproduire et se défendre. Le personnage mythique d'Hestia, femme stable proche du foyer, est aussi constant et statique qu'une plante. Le but de son livre est d'étudier l'*habiter* et sa fixité, que l'auteur considère comme « l'une des conditions vitales des inventions futures. »<sup>2</sup>. Michel Serres souhaite « vivre vite avec Hermès ; habiter, coucher, dormir, penser avec Hestia. »<sup>3</sup>. L'auteur développe aussi une réflexion sur l'espace-temps et son unité à partir de l'étude de la faune et la flore. Il observe en effet que les plantes « occupent un espace restreint mais jouissent d'une longue vie, parfois immortelle ou presque. », alors que les animaux peuvent explorer plus d'espace, mais doivent se contenter d'une vie courte. Il se demande alors si l'on vit d'autant plus de temps qu'on occupe peu d'espace / d'autant moins de temps que l'on se déplace dans l'espace. « Plante : limitation d'espace et puissance du temps ? Animal : limitation de temps et puissance d'espace ? ». Serres questionne alors le rapport de proportion entre l'espace et le temps.

---

1 Michel Serres, *Habiter*, 2011

2 *Ibid*

3 *Ibid*

Ces questions d'(im)mobilité, d'espace et de rapport au temps sont inhérentes à l'expérience d'habiter. Ce mémoire me permettra d'explorer les enjeux de la condition du casanier. **Comment l'expérience du chez-soi et du foyer permet l'épanouissement intime et collectif ?** J'associe le chez-soi avec l'intime et l'individuel et le foyer avec le collectif. Pour répondre à cette problématique, je développerai mon mémoire en trois parties.

Ma première partie s'intitule ÉPANOUISSEMENT INDIVIDUEL ET INTIME : LE CHEZ-SOI.

Le chez-soi est un lieu du « personnel ». Il a une forte valeur émotionnelle et il est idéal pour accueillir la rêverie. J'explorerai en quoi il est un abri pour notre identité. La maison regorge de symboles et de pouvoirs. L'étude de son histoire, sa forme et du soin qu'on lui apporte me permettra de mieux les comprendre.

Ma deuxième partie s'appelle ÉPANOUISSEMENT COLLECTIF : LE FOYER. J'étudierai les dynamiques collectives du foyer. Bien que le logis soit un lieu personnel, il est souvent partagé avec sa famille et peut accueillir les autres (voisins, amis). La famille est notre première communauté. Elle nous transmet la vie ainsi qu'une éducation des modèles sociaux. Cependant, elle peut aussi dysfonctionner. L'intime est le lieu de nombreuses dynamiques de pouvoir entre les genres et entre les âges. L'amour, les rôles sociaux, la charge domestique et émotionnelle sont autant de sujets qui font l'imaginaire du foyer. Je l'étudierai d'un point de vue sociologique.

Ma troisième et dernière partie portera sur l'ÉPANOUISSEMENT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT. J'observerais comment les confinements liés à la pandémie de Covid-19 ont fait évoluer notre expérience du chez-soi. Ils ont notamment brouillé notre rapport au temps. Cela me donnera l'occasion d'étudier comment notre société a transformé le temps en une ressource marchande qu'il s'agit de rentabiliser.

Cette réflexion en trois parties me permettra de voyager à travers les enjeux de l'univers domestique, d'explorer les bienfaits du repli et d'imaginer des solutions politiques aux problématiques associées. Je m'appuierai principalement sur deux ouvrages : *La chaleur du foyer, analyse du repli domestique* (1988) de Jean-Claude Kaufmann, sociologue et *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique* (2015) de Mona Chollet, journaliste. Le premier utilise la technique des entretiens approfondis auprès de trente-cinq personnes et y associe leurs biographies. L'auteur fractionne les histoires

de vie pour les organiser logiquement au cours de sa démonstration. Il dégage ainsi des concepts qu'il théorise. Le second défend la sagesse des casaniers et explore la dimension politique et sociale du logis et des différentes manières d'habiter et faire famille.





ÉPANOUISSEMENT INDIVIDUEL ET INTIME

# LE CHEZ-SOI



## **PARTIE I**

### **ÉPANOUISSEMENT INDIVIDUEL ET INTIME : LE CHEZ-SOI**

Dans ce premier chapitre, je développerai une réflexion en trois parties. D'abord, je définirai les notions d'habiter et de chez-soi. J'expliquerai notamment l'importante valeur affective et de rêverie. J'étudierai ensuite la maison dans sa matérialité, son modèle formel et ses symboles. J'explorerai les thèmes de l'aménagement, de la décoration, de l'entretien, de la propriété et de la location. Enfin, je questionnerai la capacité du chez-soi à préparer l'individu à l'extérieur et à l'adversité. J'utiliserai le concept de la ritournelle<sup>1</sup> pour étudier la manière de territorialiser des habitants sans domicile fixe.

---

1 G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux*, 1980



# 1.

## Habiter: le chez-soi

HABITER<sup>2</sup>, *verbe transitif*

1. Avoir son domicile quelque part, y résider de manière relativement permanente, y vivre : *Habiter la banlieue.*

Synonymes : gîter - résider - se fixer - séjourner - vivre

2. En parlant d'animaux, se trouver, vivre dans tel lieu : *Les oiseaux qui habitent nos régions.*

3. *Littéraire.* Être présent chez quelqu'un, quelque part, comme dans une demeure : *Une étrange passion l'habite.*

Synonymes : hanter - obséder - occuper - posséder - poursuivre - travailler

### *Habiter*

Le verbe « habiter » contient plusieurs sens ; il faut distinguer se loger, avoir un toit et habiter. Il y a la question matérielle du logement, « avoir un toit », et celle de la relation, de l'action qui définit l'habitant. L'individu habite lorsqu'il parcourt et s'identifie à son habitat, lorsqu'il expérimente la signification d'un milieu. Habiter est une caractéristique humaine. Alors que l'animal s'abrite,<sup>3</sup> « l'habiter » est un trait de l'humain qui met en place une relation spécifique du sujet à son espace. Il s'agit de produire du sens avec le

---

2 Le Larousse

3 Sabine Vassart, *Habiter*, « Pensée plurielle » 2006

lieu investi en créant des significations et des modifications : « Être un homme veut dire d'abord habiter » (Bachelard, 2005). Perla Serfaty (1999) définit les caractéristiques fondamentales de l'habiter selon trois principaux aspects : l'instauration d'un dedans et d'un dehors, la question de la visibilité et du secret et le processus d'appropriation. C'est ce processus d'appropriation qui va nous permettre de transformer l'habitat en *chez-soi*.

### *Le chez-soi*

CHEZ-MOI, CHEZ-TOI, CHEZ-SOI, *nom masculin invariable*

Domicile personnel (avec valeur affective).

Synonymes : home, maison. <sup>4</sup>

Selon Amphoux et Mondada : « S'il fallait privilégier la dimension spatiale, nous dirions du chez-soi qu'il est un espace propre ; s'il fallait privilégier sa dimension temporelle, nous dirions qu'il est une forme stabilisée d'enchevêtrement de temporalités. »<sup>5</sup> Le chez-soi correspond à notre territoire le plus privé, avec lequel nous avons la relation la plus intime. Il désigne à la fois un espace physique, celui qui l'habite et son mode de vie et d'habiter . C'est un espace qui possède une dimension émotionnelle : il est un espace vécu qui matérialise une charge affective ainsi que des notions de sensorialité et d'identité.

L'identification exclusive du chez-soi au logis, l'appartement ou la chambre, est une habitude culturelle de sédentarité. Les notions de sécurité et stabilité associées au chez-soi vont aussi influencer cette idée de permanence, de clôture et d'immobilité que permet le logis. On peut cependant imaginer son chez- soi comme un pays, un groupe d'amis, un sentiment pas forcément facile à expliquer car il résulte d'une sensation, « se sentir à la maison ».

L'étymologie de l'expression indique cette dimension identitaire. Dans « chez-soi », il y a d'abord le mot « chez » qui provient du mot latin « casa ». La préposition « chez » induit la relation d'un sujet par rapport à un espace variable. Le sujet crée un rapport avec cet espace vécu, ce qui lui

---

4 Le Robert

5 Pascal Amphoux, Lorenza Mondada, *Le chez-soi dans tous les sens*, 1989



permet ensuite de recréer ce rapport dans les espaces qu'il traverse grâce à des repères produisant un « sentiment d'étrange familiarité »<sup>6</sup>. Le pronom personnel « soi » renvoie à l'habitant et à sa manière subjective d'habiter<sup>7</sup>. Le chez-soi est un espace où l'on peut épanouir son « soi », à l'abri des rôles sociaux, de nos obligations professionnelles. C'est un refuge qui nous permet d'être pleinement nous-mêmes<sup>8</sup>. On peut aussi remarquer l'expression « mon chez-moi ». Alors que l'on peut dire « un chez-soi », on ne dit pas « un chez-moi » ou « ton chez-moi ». L'expression « mon chez-moi » marque la double-présence du « je ». Il y a priorité du sujet sur l'espace. Notre profond attachement identitaire au chez-soi est aussi permis par la continuité temporelle, avec la question de l'héritage familial. La maison fait office de témoin d'une histoire partagée qui nous renvoie au passé, se vit au présent et anticipe notre futur.<sup>9</sup>

Le vocabulaire que nous utilisons est aussi intéressant à étudier pour comprendre la création de l'imaginaire du chez-soi (*cf tableau*). Ce tableau a été construit en listant les champs lexicaux du dedans et du dehors. Cela permet de dégager des catégories : factuelle / descriptive et imaginaire / poétique. Le vocabulaire animalier est très présent : nid, cocon, niche, tanière, grotte... Cela évoque de nouveau le naturel du chez-soi. Il est instinctif de se recroqueviller dans son premier univers<sup>10</sup>

Le chez-soi est un lieu où l'on se blottit. Les amoureux du logis et autres casaniers sont ceux qui savent le mieux tirer profit des pouvoirs de la maison. Ils arrivent à transformer cette antre dans laquelle on s'abrite en havre propice à la rêverie et à l'évasion mentale.

---

6 *Ibid*

7 *Ibid*

8 Sabine Vassart, *Habiter*, « Pensée plurielle » 2006

9 *Ibid*

10 Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1957

*Habiter : le chez-soi*

Chez soi - Imaginaire	Chez soi - Descriptif	Extérieur
cocon nid coquille carapace  tanière niche terrier  trou caverne grotte  hutte cabane repaire havre (de paix)  cachette coin recoin   >zone de blottissement >zone de repli >vocabulaire animalier	habitat maison domicile  baraque logis gîte home résidence  foyer antre toit chaumière  refuge abri  demeure propriété	dehors mur façade delà endroit labyrinthe petit poucet  désert jungle forêt  gouffre étranger exotique inconnu  paradis paysage horizon  plein air à l'air libre  >zone de conflit >zone de liberté >zone des possibles / espoir

## *De l'abri à l'évasion*

Le casanier a mauvaise réputation. Aimer rester chez soi est mal vu. Nous sommes nombreux à avoir parfois un besoin de solitude, mais préférer être seul qu'accompagné peut être perçu comme un rejet des autres. Il est d'ailleurs compliqué de refuser une invitation sous prétexte que l'on est mieux chez soi. On préférera trouver une excuse : trop de travail, un peu malade... Difficile de justifier que l'on ne veut rien faire dans une société qui prône l'hyper-productivité. On ne célèbre pas vraiment les glandeurs et autres rêveurs. En effet, ces moments à soi ne sont pas toujours des états productifs, mais ce sont des états féconds. Lenteur et rêverie permettent le ressourcement des esprits créatifs. Frédéric Schiffter, philosophe pessimiste et épicurien, confie son amour de l'ennui. Il considère une journée sans ennui comme gâchée. Il aime regarder passer le temps : « C'est dans ces instants perdus, mais que l'on ne me vole pas, que je note une phrase, un aphorisme, une remarque. »<sup>11</sup>. Il critique la condamnation du contemplatif.

Le chez-soi a aussi une valeur de refuge, d'abri face à l'hostilité du monde extérieur. Il permet de s'affranchir du regard et du contrôle social. Dans un monde qui va mal, alors que nous sommes bombardés d'informations angoissantes, il semble tentant de développer son rapport au chez-soi, construire un nid réconfortant où l'on est en sécurité. Le philosophe Jan Patočka explique : « Le chez-soi est un refuge, un lieu où je suis plus à ma place que partout ailleurs [...]. C'est la partie de l'univers la plus imprégnée d'humanité ; les choses y sont déjà, si l'on peut dire, des organes de notre vie »<sup>12</sup>. Il y a quelque chose d'évident et de naturel dans la notion de chez-soi. Il procure sécurité et stabilité.

«Logé partout, mais enfermé nulle part, telle est la devise du rêveur de demeures.» Cette phrase se trouve dans *La poétique de l'espace*, un livre que le philosophe Gaston Bachelard publie en 1957. Bachelard s'intéresse à « l'espace onirique » et la façon d'habiter. Il proclame la légitimité du repli, de la solitude, de l'évasion contemplative et méditative, tous ces désirs sujets à la culpabilisation. « Pour lui, la rêverie n'est ni le rêve ni la rêvasserie mais une démarche active et passive à travers laquelle nous nous rendons réceptifs

---

11 Philosophie Magazine n° 89 Dossier « Peut-on être heureux sans travailler ? »

12 Jan Patočka, *Le Monde naturel comme problème philosophique*, 1936

à l'esprit des lieux pour développer une rêverie personnelle. Rêver chez soi permet de mieux habiter. » (Gilles Hieronimus). Dans son ouvrage *La chaleur du foyer*, Jean-Claude Kaufmann critique notre manière d'opposer le monde de la rêverie à celui du réel. Il préfère penser que « la création imaginaire est intimement liée à la production de sens qui donne forme à la réalité »<sup>13</sup>. Notre imagination fait partie du réel, elle participe à nos choix concrets, à ce que nous faisons. Kaufmann précise que « nous sommes en grande partie ce que nous pensons : la représentation n'est pas un simple effet mais, par un mécanisme complexe, elle est véritablement constitutive de l'être ».

L'auteur évoque aussi l'histoire de E.T l'extraterrestre. Quand il s'exclame « maison ! » fait-il référence au bâtiment, ou à quelque chose de bien plus émotionnel et chaleureux comme la famille ? Le mot « maison » incarne quelque chose d'emblématique. On remarque qu'il prévaut sur tous les autres termes, notamment celui de « famille ». La maison désigne tous les types de logements. Ses synonymes « logis », « demeure », « habitation » n'ont pas sa charge symbolique. On dit que l'on rentre « chez soi » ou « à la maison », mais aller « dans sa famille » signifie autre chose (visite de la parentèle). On entendra rarement je rentre « dans mon appartement » ou « dans mon logement ». La maison n'est pas seulement une construction, elle est support du quotidien et de ses rituels, de la socialité, du sensuel, du sensible et du vital.

---

13

Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p.108



## 2.

### La maison

MAISON<sup>14</sup>, *nom féminin*

(latin *mansio*, -onis, de *manere*, rester)

1. Bâtiment construit pour servir d'habitation aux personnes : *Rue bordée de maisons.*

Synonymes : bâtisse - chalet - construction - immeuble - pavillon - villa

2. Local où l'on habite ; son aménagement : *Une maison propre, désordonnée.*

Synonymes : chez-soi - foyer - gîte - intérieur - logis - nid - toit

Après avoir étudié le coté émotionnel de la maison et du chez-soi, je souhaite m'intéresser à sa matérialité. Comment ses murs et son contenu permettent-ils notre épanouissement ?

#### *Construire / choisir sa maison*

« *La maison elle-même, tant au plan des techniques transmises oralement et empiriquement au long des millénaires, qu'au niveau de la charge affective, religieuse et culturelle qu'elle thésaurise, n'évolue que fort lentement* »<sup>15</sup>

---

14 Le Larousse

15 Simone Roux, *La maison dans l'Histoire*, 1976, p60 (Citée par J-C Kaufmann dans *La chaleur de foyer*, p71)

Dans son ouvrage *Pour une anthropologie de la maison*, Amos Rapoport, explique que « l'œuvre de l'architecte ne représente qu'une petite partie, souvent insignifiante, de la construction à quelque période que ce soit. » En effet, l'environnement bâti résulte d'une architecture « indigène (ou folklorique, ou populaire) ». Les archéologues et historiens de l'architecture s'intéressent aux monuments, à l'extraordinaire au point d'ignorer et négliger les maisons. Il y a d'une part les bâtiments « importants » et d'autre part ceux qui le sont moins. Ce sont les monuments qui *font l'Architecture* et les chefs-d'œuvre. On ne jugera pas de la même manière une « maison où vit n'importe qui ». Rapoport rappelle qu'il faut étudier l'histoire du Bâtiment dans son entièreté pour comprendre la complexité de sa hiérarchisation. Là où les monuments (« bâtiments de haute tradition architecturale ») ont pour but d'impressionner, imposer le respect au groupe, la « tradition populaire [...] est la traduction directe et non consciente d'une culture sous la forme matérielle de ses besoins, de ses valeurs – aussi bien que des désirs, rêves et passions d'un peuple. ». La majeure partie de l'environnement bâti vient de la tradition populaire.

Rapoport questionne le principe du modèle de la maison : « Quand un artisan construit une ferme pour un paysan, ils en connaissent tous les deux le type, la forme ou le modèle et même les matériaux. [...] Puisque les deux parties, l'artisan et le paysan, savent ce qu'il faut faire au moment de commencer, c'est qu'il existe effectivement un modèle ajusté et adapté [...]. L'auteur explique que le modèle est « le résultat de la collaboration de nombreux individus pendant plusieurs générations, aussi bien que de la collaboration existant entre ceux qui font et ceux qui utilisent les maisons et les autres objets façonnés ; et c'est ce que l'on entend par le terme de *traditionnel*. » Le modèle est commun, il n'y a pas besoin de le dessiner, donc pas besoin d'architecte. La construction est simple, l'artisan fait office d'expert des règles, mais celles-ci sont connues de tous. La tradition et la transmission générationnelle régissent l'esthétique de la maison. « Une maison doit ressembler à toutes les maisons bien construites dans une aire connue. ».

Cette idée fait écho à la réflexion de Jean-Claude Kaufmann dans son ouvrage *La chaleur du foyer* : « Le replié ne cherche pas à se distinguer par l'architecture, tout au contraire. Son rêve serait de ne même pas avoir à concevoir ou choisir une maison ; qu'elle soit là, tout bonnement, comme la maison d'enfance. » A l'instar d'une cathédrale, on choisira de respecter les formes traditionnelles et ainsi garder intacte la charge symbolique. Pour





L'Arbre-Maison, dans *Ma Vallée*, Claude Ponti, 1998

un véritable repli domestique, la maison idéale est archétypique et banale. L'auteur explique que la maison est le lieu parfait pour que ressurgissent ces « images primitives ». Les gestes habituels et quotidiens sont en effet liés à des choses élémentaires : il cite des détails de la vie quotidienne qui invoquent l'eau ou le feu, « chargés de sens depuis la nuit des temps ». Il cite deux sensations majeures de l'être primitif : « la chaleur et le dedans », la chaleur avec le feu de cheminée et le dedans de la maison, un univers clos. Ensuite, il y a « cette eau du matin, simple habitude commandée par les nécessités de l'hygiène, n'aurait-elle plus rien à voir avec l'eau originelle et purificatrice de si nombreux mythes ? ». Kaufmann évoque aussi notre attirance pour les plantes domestiques (voire le jardin), qui lui rappelle les « archétypes de l'arbre et/ou de la terre féconde ». La maison est pleine de pratiques et imaginaires porteurs de sens. De plus, en l'aménageant et en la décorant, l'individu arrive à manipuler les symboles pour transformer ce lieu en un chez-soi.

### *Aménager / décorer sa maison*

La maison n'est pas seulement constituée par des murs et un toit. Des meubles et des objets organisent l'espace et participent au paysage de son chez-soi. Dès l'enfance, on fantasme l'intérieur idéal et magique à travers des albums illustrés. Mona Chollet cite l'Arbre-Maison de Claude Ponti, issu de son album *Ma Vallée*. Le plan en coupe montre une maison sur plusieurs étages, où rien ne manque et tout est à explorer : de la « chambre des étoiles » au sommet, jusqu'aux « réserves d'hiver » dans la cave, en passant par la « chambre de trapèzes », la « salle de la balanquette », et la « chambre pour dormir avec beaucoup d'amis ». Par le dessin, les artistes peuvent inventer une maison imaginaire au-delà des contraintes des bâtisseurs. L'escalier est un symbole récurrent : « Un escalier transforme en labyrinthe ce qui, sans lui, se résumerait à une boîte. Il représente une trouée, une échappée possible ; il signale un ailleurs encore inconnu, inexploré.<sup>16</sup> ». Un escalier fait la promesse qu'il reste des choses à découvrir, à explorer.

On retrouve cette passion des maisons en grandissant, notamment sur internet avec le succès des sites comme Pinterest, qui permettent de

---

16      Mona Chollet, *Chez soi*, 2015 p297

collectionner des photos d'intérieurs divers. Les individus accumulent des coussins, des plaids, et autres bibelots décoratifs. Mona Chollet regrette néanmoins l'idéologie capitaliste du cocooning : « On voit plein d'articles sur ce sujet, mais c'est d'abord pour nous vendre du mobilier design ou des bougies parfumées. On nous invite à consommer notre chez-soi, à le perfectionner sans cesse, dans une logique compulsive et artificielle. ». Elle souhaite défendre l'idée d'un lieu où l'on peut être heureux avec peu : « Quelques objets qu'on aime suffisent.<sup>17</sup> ». Les objets du chez-soi portent une certaine charge affective : ce sont les objets du quotidien, parfois des objets hérités, des objets de collections, des objets avec une histoire, vecteurs de conversations. Jean-Claude Kaufmann remarque la capacité des gens à « construire une maison imaginaire à l'intérieur de tout espace habité quel qu'il soit <sup>18</sup>» et ainsi vivre « intensément le symbolisme de la maison dans leur appartement <sup>19</sup>». Il cite en exemple les intérieurs de H.L.M avec des fausses cheminées et des trophées de chasse.

### *Entretenir sa maison*

Le paysage de la maison n'est pas seulement dessiné par l'acquisition de biens matériels, mais aussi par toutes les pratiques domestiques : le ménage, le nettoyage, l'entretien.. Ces pratiques et leur caractère routinier montrent notre attachement, notre investissement et la valeur accordée au bien-être chez soi. Dans son essai *Chez soi*, Mona Chollet se désole du désordre qui s'accumule dans l'appartement d'un couple qui travaille à plein temps : « il soulève une interrogation : habitons nous vraiment nos maisons, nos appartements ? Et si tous ces signes visibles d'un empêchement, d'une interruption, d'un arrachement, en symbolisaient d'autres : l'interruption et l'empêchement de processus existentiels, oniriques, affectifs, intellectuels ; un arrachement à nous mêmes ? » On observe ici une impossibilité de faire corps avec notre lieu de vie, ce qui nous empêche de l'expérimenter pleinement. Pourtant, la maison, dit Bachelard « multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé »<sup>20</sup>.

---

17 Idem

18 Jean-Claude Kaufmann , *La chaleur du foyer*, 1988, p80

19 Idem p80

20 Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, 1957

Cette idée du soin continu et récurrent oriente nos habitudes ménagères car nous ne voulons pas vivre dans la saleté. Les valeurs d'ordre et de propreté varient et sont relatives selon les cultures et les époques. Elles concernent aussi l'individu et sa construction du réel que Kaufmann questionne : « le sale, qui n'est jamais saleté en soi mais seulement matière déplacée, marque avant tout le non-moi. Le moi essentiel est le moi propre, dont la saleté a été enlevée ». On peut noter et étudier la polysémie du mot « propre » qui parle de l'appartenance et du soi : le propre compose l'identité personnelle<sup>21</sup>. Chollet indique que « ce qui est rendu propre redevient « propre à » ». Il y a aussi l'idée du « propre des choses » quand il s'agit d'identifier de manière claire. L'action de nettoyer / rendre propre nous permet d'atteindre l'essence de quelque chose, son état le plus pur. Le rangement permet, lui, de remettre les objets en ordre, à la fois matériellement et aux places qu'ils occupent dans notre imaginaire : « le propre et le rangé se ramènent à l'ordre des choses que nous avons dans la tête, et qui constitue le fondement de toute construction du réel. ». Bachelard explique que les soins ménagers « tissent des liens qui unissent un très ancien passé au jour nouveau. La ménagère réveille les meubles endormis »<sup>22</sup>.

Faire le ménage, selon le philosophe Jean-Marc Besse, c'est aussi « réunir de nouvelles conditions pour que quelque chose puisse avoir lieu »<sup>23</sup>. Chollet aimerait que l'on trouve « du charme à ces moments qui rendent tous les autres moments possibles »<sup>24</sup>. Le ménage deviendrait un moyen de méditer mais aussi de se reconnecter à son milieu et de mieux le connaître / comprendre. On notera par ailleurs que l'on n'aménage pas sa maison de la même manière si nous devons la nettoyer nous-mêmes ou si nous faisons appel à quelqu'un d'autre. L'autrice cite les intérieurs bourgeois du XIXe siècle en France qui étaient de « vrai[s] cauchemar[s] pour les domestiques : une profusion de bibelots, de petits meubles dans lesquels on se cognait, et partout, même sur les murs, des étoffes qui retenaient la poussière. »<sup>25</sup>. Il est certain que ces intérieurs seraient différents si le ménage était à la charge des propriétaires : « Qui rêverait d'une maison de huit mille trois cents

---

21 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p122

22 Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, p74

23 Jean-Marc Besse, *Habiter. Un monde à mon image*, 2013

24 Mona Chollet, *Chez soi*, p181

25 Idem p183

mètres carrés s'il devait l'entretenir lui-même ? »<sup>26</sup>. Alors, que veulent les propriétaires ? Et les locataires ?

*Acheter / louer sa maison (Propriétaire ou locataire ?)*

Devenir propriétaire est le rêve de beaucoup. Il y a de quoi rêver : « la certitude de conserver un toit au-dessus de sa tête quoi qu'il arrive, la possibilité de mettre ses enfants à l'abri et d'assurer la continuité de l'histoire familiale, le réconfort que procure le fait d'avoir un lieu à soi, un port d'attache dans ce monde... »<sup>27</sup>. Kaufmann explique que le principe de location s'est développé avec l'attrait grandissant pour les villes : « Les plus riches, pour le profit, logent les plus pauvres irrémédiablement attirés par la ville. »<sup>28</sup>. En effet, la ville apparaît comme une promesse de réussite financière. L'auteur explique que, « pour mieux *s'en sortir*, [le locataire], a dû abandonner l'antique microcosme familial où il ne lui était plus possible de vivre comme avant. »<sup>29</sup>. Cependant, le logement locatif protège moins bien « contre les aventures de la vie nouvelle » : « la carapace archétypale et sécurisante de ce dernier devenait moins épaisse ».

Kaufmann montre que les expériences de location sont différentes pour les pauvres et pour les riches. Les riches, lorsqu'ils se lancent dans « l'aventure de la modernité », découvrent un plaisir nouveau et facile : « le logement locatif permet de se reposer dans une intimité qui paraît presque aussi chaude. » Mais il permet aussi de prendre plus de distance et ainsi être plus disponible : « être un individu (ou une famille) plus libre dans la modernité. ». Les pauvres, eux, doivent « se protéger contre les effets déstructurants de la modernité. ». La propriété apparaît comme un rêve inatteignable, que l'on s'interdit. Il semble même important de garder ce rêve à l'état de rêve, car il y a le danger de « réduire à l'état de chimère la construction imaginaire qui fait du H.L.M. un logis chaud et protecteur. ». L'autrice Mona Chollet, avec un regard plus récent (*Chez soi*, 2015), observe l'impact de la hausse des prix sur des personnes désirant devenir propriétaires et qui s'installent en périphérie

---

26 Idem p183

27 Idem p90

28 Jean-Claude Kaufmann , *La chaleur du foyer*, 1988, p75

29 Idem p75

des villes ou à la campagne. Cependant, les emplois étant concentrés dans les villes, elles passent une grande partie de leur quotidien (et de leur budget) en voiture et/ou dans les transports en commun : « Ils renoncent donc à la qualité de leur quotidien, au temps passé ensemble, aux loisirs, aux voyages... à peu près tout, en fait<sup>30</sup> ».

On peut donc observer que le logement, selon sa qualité, son état et sa localisation influe énormément sur notre identité et notre style et rythme de vie. Par définition, le chez-soi s'oppose au *dehors*. Cependant, son expérience est très utile dans notre capacité à appréhender l'extérieur.

---

30          Mona Chollet, *Chez soi*, p111



### 3.

## Du chez-soi dans le dehors

*« Chez soi, rien ne nous surprend, chaque chose est à sa place, et c'est cette chaleureuse intimité avec son environnement quotidien qui nous permet de nous éloigner vers un monde moins familier, puis d'avoir le plaisir de revenir chez soi. Au fond, si je n'entretiens pas de véritable rapport avec mon « chez-moi », il m'est très difficile de découvrir sereinement le monde extérieur. »<sup>31</sup>*

Nous étudierons maintenant comment le chez-soi apparaît comme un point de départ et une base de repli face au « dehors » et son exploration. Selon l'architecte Christopher Alexander : si une personne ne dispose pas d'un territoire propre, attendre d'elle qu'elle apporte une contribution à la vie collective revient à « attendre d'un homme qui se noie qu'il en sauve un autre ».

### *Un espace délimité*

*« L'habitat délimite une zone de bien-être contre les envahisseurs et autres porteurs de mal être » (Peter Sloterdijk)*

La notion des limites est importante dans l'habiter. Il y a la question du passage de l'espace général à un lieu défini, ce qui va différencier le « ici » et « l'ailleurs ». Les limites, murs et parois créent une séparation avec l'extérieur et ainsi le rendent moins important que l'intérieur. La maison

---

31 Michel Eltchaninoff, Philosophie Magazine, « La valeur refuge », 2017

devient ainsi un espace propre qui se distingue du dehors parce que délimité entre quatre murs. Ces limites permettent d'opérer une séparation entre le monde extérieur et la tranquillité de la maison qui apparaît alors comme un refuge, un abri. Il y a un autre type de limites : les fenêtres et les portes. Ce sont des éléments permettant de filtrer la relation avec l'extérieur, mais ils sont aussi conçus pour que l'on regarde à travers : « l'habiter devient le lieu d'où on regarde le monde » (Serfaty, 1999). Lorsque l'on accède à l'espace du dehors, on l'a déjà investi depuis chez nous. Le chez-soi apparaît donc comme un « centre du monde » (« une habitation est un microcosmos »<sup>32</sup>), et s'en éloigner, c'est risquer de se perdre dans le chaos.

Pour continuer, je souhaite explorer le principe de la ritournelle, outil qui sert à expliquer comment l'individu réussit à créer son cosmos dans le chaos. En l'appliquant aux questions d'habitat, on peut observer comment un chez-soi stable facilite l'épanouissement dans des situations d'adversité.

### *La ritournelle*

*« Considérant que « chaque milieu est une vibratoire, c'est-à-dire un bloc d'espace-temps constitué par la répétition périodique de la composante. »<sup>33</sup>*

C'est dans leur livre *Mille Plateaux* que Deleuze et Guattari définissent la notion de ritournelle en décrivant chaque étape de sa constitution. Le terme de ritournelle vient de la musique et évoque une mélodie qui se répète, avec l'idée de toujours retourner au commencement. Pour Deleuze et Guattari, la ritournelle naît du chaos et tend vers le cosmos. Son cheminement se fait en trois étapes :

1- Le mouvement circulaire (la comptine), un mouvement lié au choix d'un axe « l'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos ».

2- La démarcation d'un territoire, d'un chez-soi, le tracé des limites du territoire dessiné autour de cet axe : « les forces du chaos sont tenues à l'extérieur tant qu'il est possible, et l'espace intérieur protège les forces

---

32 Mircea Eliade *Le sacré et le profane* p146

33 Deleuze et Guattari, *Mille plateaux*, 1980, p. 39

germinatives d'une tâche à remplir ».

3- La fuite du territoire, les lignes de fuite qui se connectent avec un autre territoire : « on entrouvre le cercle [...] On n'ouvre pas le cercle du côté où se pressent les anciennes forces du chaos, mais dans une autre région, créée par le cercle lui-même. [...] cette fois, c'est pour rejoindre des forces de l'avenir, des forces cosmiques »

*« Un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant. Il marche, s'arrête au gré de sa chanson. Perdu, il s'abrite comme il peut, ou s'oriente tant bien que mal avec sa petite chanson. Celle-ci est comme l'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos. Il se peut que l'enfant saute en même temps qu'il chante, il accélère ou ralentit son allure ; mais c'est déjà la chanson qui est elle-même un saut : elle saute du chaos à un début d'ordre dans le chaos, elle risque aussi de se disloquer à chaque instant. »<sup>34</sup>*

La chanson est vectrice, c'est elle qui territorialise l'enfant. La ritournelle est un processus créatif. Le sensible est quelque chose d'important pour permettre à l'humain de se territorialiser. Chacun a sa ritournelle, elle peut être une madeleine de Proust. Elle trouve son sens dans la répétition d'un « quelque chose » qui rassure. C'est un outil intéressant dans l'étude de l'épanouissement au sein du chez-soi. En effet, la maison contiendrait ce « centre stable et calme » duquel on puise sa force pour sortir et dans lequel on retourne après une rencontre avec l'adversité. Pour mieux comprendre, j'ai choisi de réaliser une étude de cas avec des « habitants extrêmes », des personnes sans domicile fixe qui vivent au bois de Vincennes. Leurs manières de territorialiser le lieu à l'aide d'une ritournelle personnelle est très intéressante.

### *La ritournelle appliquée : exemple d'habitants sans domicile fixe au bois de Vincennes*

Je m'appuierai ici sur l'article de Gaspard Lion « En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ? »<sup>35</sup>

---

34 G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux*, p. 382.

35 « En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ? » Gaspard Lion, Dans « Annales de géographie » 2014

Le cas d'étude du bois de Vincennes est un cas particulier. C'est un espace « naturel » en milieu urbain, à la marge de Paris. Il est un espace refuge pour de nombreuses personnes installées dans des tentes et des cabanes (jusqu'à trois cents en été). L'expérience d'habiter le bois de Vincennes est assez différente de celle de ceux qui vivent dans des espaces publics parisiens plus urbains (rues, sous des ponts, dans des interstices). Le bois de Vincennes est un exemple d'espace qui loge à l'abri des regards et à l'écart des rues, des zones de passage. Cette capacité d'accueil crée une communauté à part entière qui partage une expérience spécifique (« vivre au bois ») qui ne se limite pas à s'abriter.

En effet, les habitants du bois de Vincennes ont pu prendre possession des lieux, créer un véritable « chez-soi » et renouer avec l'habiter grâce au privilège de l'intimité et l'ancrage spatial stable. Ils se sont approprié l'habitat et l'ont rendu conforme à leur usage, notamment par le langage sur le plan symbolique, en utilisant un vocabulaire qui renvoie à celui du logement standard. Tous disent « j'habite », « chez moi », et parlent couramment de « baraque », « maison » ou « pavillon » pour une cabane, de « murs » et de « toit » pour une toile ou des bâches, de « plancher » pour un tapis ou des palettes, de « déménager » pour déplacer une tente, de « cambriolage » pour un vol. Ce vocabulaire lié à des souvenirs personnels ou l'idée commune de ce qu'est le foyer, ancre leur habitation marginale dans un système normatif standard. L'utilisation de ce champ lexical permet la narration, créer l'histoire de leur style de vie et montre leur contentement et satisfaction de la situation. Ils ont pu territorialiser le lieu, créer leur cosmos dans le bois de Vincennes, alors que c'était impossible dans un camp d'accueil SDF.

En ce qui concerne ces centres d'accueil, camps de réfugiés, ou centres de transit, ces lieux apparaissent comme des « non-lieux » (Marc Augé) qu'il n'est pas possible de territorialiser pour l'individu. Les personnes habitant le bois de Vincennes viennent souvent de ces centres d'accueil, de l'espace urbain comme sous les ponts ou le métro, ou de squats dont ils ont été expulsés. L'arrivée au bois est perçue comme une phase d'amélioration, où une certaine stabilité résidentielle est atteinte. La majorité s'y installe pour une longue durée, notamment après avoir constaté qu'ils « tenaient le coup » pendant la période de froid hivernale, plutôt qu'aller dans des centres d'hébergement, qui semblent être un choix qu'ils fuient absolument. Ils critiquent le manque de stabilité, les contraintes horaires, leur caractère stigmatisant et infantilisant, la violence, les vols et l'insalubrité, l'absence de possibilité d'intimité et d'aménagement de l'espace, le manque d'autonomie,

et la privation imposée des actes de la vie quotidienne.

Il est aussi important pour ces habitants du bois de fabriquer des frontières, des seuils qui marquent la différence entre le dedans et le dehors, la rue et le chez-soi. Ils installent des portes, des fenêtres aux cabanes, des barrières en bois autour des tentes. Malgré leur situation de vie dans un lieu de l'entre deux ouvert/fermé, ils utilisent des codes, peut-être pour se rassurer, tel un paillason devant l'entrée d'une tente, et des rituels domestiques qui témoignent de ces frontières, comme enlever ses chaussures avant d'entrer.

Cette stabilité que semble offrir le bois leur permet aussi de disposer de certains biens personnels : des meubles, des vêtements, de la vaisselle, un réchaud, une radio, des livres ou une guitare. Des objets qui ne relèvent pas tous de la nécessité mais du plaisir et du désir, ce qui joue un rôle important dans la constitution d'un chez-soi. En effet, ces objets peuvent être témoins du passé et permettent de s'inscrire dans une continuité narrative de leur vie. On peut reconnaître ici la ritournelle.

La ritournelle trouve aussi tout son sens dans l'accomplissement et la répétition d'activités et de geste du quotidien. Pour ces habitants qui ne travaillent pas, ils passent le plus clair de leur temps proche de leur habitat. L'habitude, qui a la même racine que le mot habiter et qui est liée à l'« acquisition d'un monde » (Merleau-Ponty, 1945), y a ainsi toute sa place. Le déroulement des activités et la création d'habitudes transforment ces lieux précaires en lieux habités, chargés de vie, de souvenirs, et d'affects.





ÉPANOUISSEMENT COLLECTIF

# LE FOYER



## **PARTIE II**

### **ÉPANOUISSEMENT COLLECTIF : LE FOYER**

Dans ce deuxième chapitre, j'articule ma réflexion en deux parties. Tout d'abord, une exploration du collectif au sein de la maison et du foyer. La famille est un pilier dans la construction de l'identité sociale des individus et particulièrement des enfants grâce à l'éducation et la transmission. Étudier la socialité entre voisins donnera aussi certaines réponses sur notre manière de faire collectif. Dans un second temps, je m'attellerai à décrypter l'imaginaire du foyer. Plusieurs mythes sont associés à la domesticité, notamment sur les rôles genrés. Cette partie utilisera un point de vue féministe pour répondre à des problématiques intimes mais politiques.



# 1.

## Famille, couple, enfants et voisins

FOYER<sup>1</sup>, *nom masculin*

(latin populaire *focarium*, du latin classique *focus*, foyer)

1. Lieu où habite la famille, demeure ; la famille elle-même, le milieu familial : *Recevoir un étranger à son foyer. Fonder un foyer. La chaleur d'un foyer.*

Synonymes : bercail - famille - home - intérieur - nid - toit

2. Lieu où l'on fait le feu, âtre ; le feu lui-même.

Synonymes : âtre - cheminée - feu

Le terme de foyer désigne la maison qui héberge la famille, et donc le collectif. En effet, nous avons vu en première partie la capacité du chez-soi à être un abri face au regard social et à l'hostilité du monde extérieur. Toutefois, nos rôles sociaux ne cessent pas pour autant lorsque nous rentrons chez nous. À la maison, nous retrouvons des rôles de père ou mère, mari ou femme, fils ou filles... Le logis n'est pas un lieu individuel, tel un repli égo-centré, mais un lieu personnel, un lieu de l'identité qui peut accueillir l'autre. Il héberge les enfants, reçoit les amis et s'ouvre aux voisins. « Le chez-soi participe aussi à la construction ou au renforcement de l'identité de genre et de l'identité sociale. »<sup>2</sup>. Il est « un contexte de socialisation parce qu'il est le lieu au sein duquel vont précisément s'inscrire les pratiques

---

1 Le Larousse

2 Sabine Vassart, *Habiter*, « Pensée plurielle » 2006

familiales. »<sup>3</sup>

### *La création de la famille*

Le mot « famille » est polysémique. Il désigne à la fois des individus et des relations. Cela inclut le ménage, la parentèle, le lignage ou le groupe domestique. Ce mot indique cependant le plus souvent la famille conjugale, « qui constitue la configuration contemporaine dominante du groupe domestique. »<sup>4</sup>. Elle trouve son origine dans le naturel et le biologique. Le lien mère-enfant est très concret car ces deux individus partagent un corps pendant la période de gestation. On dit que l'enfant « fait » la famille, car l'ensemble est donné d'un coup : « le parent produit l'enfant, l'enfant produit le parent [...] ». On « est » famille parce qu'on « naît » ensemble »<sup>5</sup>. Le couple, lui, trouve sa légitimité (très passagère) dans la nécessité de l'acte de procréation<sup>6</sup>. Mais les éléments charnels ne suffisent pas et représentent peu de choses dans la construction de la famille. Le rapport sexuel et l'accouchement sont les seuls liens naturels et intenses qui opèrent. Le reste est socialement construit « par effet d'amalgame ». Cela agit tel un repère pour la construction de la réalité familiale et le repli intime<sup>7</sup>.

Jean-Claude Kaufmann cite Edward Shorter pour expliquer comment, dans la société traditionnelle, « la famille était non pas un groupe autonome, mais le simple élément d'une communauté plus vaste qui l'englobait et la contrôlait. » La modernité a opéré une rupture et c'est ainsi que le repli sur l'intimité a trouvé son sens. L'auteur explique, qu'en effet, la famille avait accumulé « des valeurs et une socialité nouvelle [qui] conféraient un attrait puissant au foyer »<sup>8</sup>. Il cite « la sensualité légitimée de la proximité des corps, la vie de couple, l'attention portée aux enfants, et

---

3 *Ibid*

4 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p53

5 Serge Vallon, « Qu'est-ce qu'une famille ? », Dans VST - Vie sociale et traitements 2006

6 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p58

7 *Ibid*, p58

8 *Ibid*, p54

plus largement l' « esprit domestique »<sup>9</sup>. La famille conjugale est le modèle principal de famille car elle constitue un archétype de l'intimité. « Elle est le légitime indubitable, le symbole même de l'évidence qui peut fonder l'ordre du banal et du quotidien. »<sup>10</sup>. Elle apparaît aussi comme un « groupe solidaire d'appartenance »<sup>11</sup>. Elle est composée de personnes qui vont m'aider et m'accompagner de manière absolue sans attendre de compensation. Le lien de filiation, parce qu'il échappe au contractuel, renvoie à l'idée d'inconditionnalité et de pérennité du lien familial (voire d'éternité car l'on reste le parent d'un enfant même lorsqu'il est mort.<sup>12</sup>)

Dans son article « Qu'est ce qu'une famille ? », Serge Vallon explique que les trois fonctions de la famille sont : engendrer, protéger, et éduquer. Leur but commun est de transmettre : « transmettre la vie, l'intégrité physique et psychique et les modèles sociaux »<sup>13</sup>. Mais cette transmission n'est pas garantie. Elle perpétue d'ailleurs tout autant les rêves que les déceptions, ainsi que les secrets et les traumatismes des générations passées. Vallon parle d'une « série de contradictions » : « transmettre ne veut pas dire à l'identique ». Il s'agit de transmettre des questions : « qu'est-ce qu'un adulte, un homme, une femme, un enfant, un adolescent, un parent, un ancien, etc ? ». Une question bien posée, et qui n'est pas faussement résolue, permettra de « préparer à la vie »<sup>14</sup> correctement.

### *Couple, amour et enfants*

L'une des composantes principales du mythe domestique est l'amour conjugal. Ce sentiment spécial a la capacité d'enchanter et de « créer le concret le plus merveilleux »<sup>15</sup>, contre l'objectif et le discours scientifique. Malgré son vécu collectif, l'amour est « une invention essentiellement

---

9 *Ibid*, p54

10 *Ibid*, p56

11 Serge Vallon, « Qu'est-ce qu'une famille ? », Dans VST - Vie sociale et traitements 2006

12 Anne Verjus, « Le sens de la famille »

13 Serge Vallon, « Qu'est-ce qu'une famille ? », Dans VST - Vie sociale et traitements 2006

14 *Ibid*

15 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p67

individuelle. »<sup>16</sup>. Il est un grand symbole de la liberté de l'individu et constitue un point central de « l'éthique domestique moderne »<sup>17</sup>. Il est aussi fragile, car il repose sur le libre choix de la personne. Cette fragilité va nous amener à tenter de le sécuriser, avec le mariage notamment. Mais, celui-ci fait peur, car il y a un risque de mauvais choix et de perte de liberté. L'individu moderne est prudent, il vit d'abord le couple à l'essai avant le mariage. Kaufmann explique que « 44 % des personnes mariées en 1976-77 déclarent avoir cohabité avant leur mariage contre 24 % six ans plus tôt », et ce pourcentage a continué d'augmenter<sup>18</sup>.

Un autre outil d'inscription du sentiment amoureux dans le réel est la place importante occupée par les enfants. L'enfant est « l'instrument d'une plongée dans le concret d'une socialité plus dense »<sup>19</sup> selon Kaufmann. Des conjoints sans enfant gardent une certaine liberté et indépendance : « Ils pouvaient vivre ensemble avec la tête ailleurs »<sup>20</sup>. Dès son arrivée, le nouveau-né bouscule le quotidien et densifie la socialité. Il devient le centre de toute organisation et exige un nouveau rythme et de nouvelles habitudes (sommeil, soins, temps, ...). « Le poids du concret s'est fait plus lourd, parfois écrasant. » explique Kaufmann. Les tâches et l'organisation domestique prennent le dessus sur tout le reste. Difficile de trouver des moments pour rêver. Les semaines qui suivent l'arrivée du premier enfant vont être cruciales dans la reconstitution des identités individuelles et la création du micro-collectif. Toutefois, les couples, obnubilés par la fatigue, n'auront pas le temps de réfléchir et se laisseront emporter par les nouvelles habitudes.

Cette attention portée aux enfants, et plus largement à l'intériorité du foyer, n'a pas toujours été si importante. Jean-Claude Kaufmann explique que les familles d'hier étaient « ouvertes au dehors et « vides » en dedans ; aujourd'hui toutes en dedans et fermées au dehors. »<sup>21</sup>. Mais, en même temps qu'elle se recroqueville, la famille et son intimité se met en scène publiquement. Elle s'affiche à la télévision, sur les réseaux sociaux... : « Une société de petits mondes fermés et à la fois ouverts se regarde dans

---

16 *Ibid* p67

17 *Ibid* p67

18 « La cohabitation avant le mariage gagne du terrain », lesechos.fr, 1991

19 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p68

20 *Ibid* p68

21 *Ibid* p55

des miroirs. »<sup>22</sup>. L'auteur parle d'auto-surveillance : on observe et contrôle les images renvoyées pour que les « valeurs collectives » soient respectées et pour aligner les nôtres à celles des autres. De nos jours, les émissions de télévision mettant en scène la vie domestique ont un grand succès. Dans les années 2000, la chaîne française M6 cherche à s'adresser aux femmes au foyer en proposant des émissions sur la décoration, la cuisine, l'art de vivre et la famille. Elle diffuse aussi de séries comme *Desperate Housewives* (« Femmes au foyer désespérées », 2004-2012), qui met en scène « l'*American way of life*, avec ses banlieues pimpantes et ses maîtresses de maison épanouies. »<sup>23</sup>. Sur internet, des blogs *lifestyle* nous font rêver de la vie idéale avec un chien, deux enfants et une silhouette de mannequin malgré les nombreuses recettes gourmandes que l'on nous présente. Cette idée de se regarder soi-même en observant les autres amène à une autre réflexion : notre manière de *voisiner*.

### *La place des voisins*

« *La socialité anonyme de l'espace public tend à devenir l'arrière-plan obligé ; sur ce fond, l'interaction doit être choisie et contrôlée.* »<sup>24</sup>

Le palier, la cage d'escalier ou l'ascenseur : le chez-soi est entouré d'espaces du collectif et de socialité. Jean-Claude Kaufmann explique que l'espace du voisinage est « le lieu privilégié de la reconnaissance et de la surveillance mutuelle, à la fois producteur d'une rencontre fréquente entre individus et d'une impossible socialité ». En effet, nous avons vu précédemment que le chez-soi agit comme protecteur de l'intimité ; comment alors placer les limites face aux passages et à la surveillance de ses voisins ? Difficile de savoir quel comportement adopter face à un individu qui n'est « ni vraiment un étranger, ni vraiment un ami »<sup>25</sup>. L'auteur cite une femme qu'il a interrogé lors de son enquête : « si nous étions voisins, il n'y aurait plus d'amitié possible, parce que l'autre serait au courant avant qu'on veuille bien lui dire. »<sup>26</sup>. Il s'agit ici de la difficulté à concevoir une amitié, à cause du

---

22 *Ibid* p55

23 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015 p240

24 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p159

25 *Ibid* p161

26 *Ibid* p160

manque de contrôle que l'on aurait sur nos informations personnelles : « il en saurait beaucoup trop »<sup>27</sup>. On cherche désormais l'amitié ailleurs, et on garde son voisin à une certaine distance.

La socialisation entre voisins est ambiguë et difficile. Nous sommes nombreux à ressentir une gêne en les croisant dans les parties communes : faut-il l'ignorer, le saluer, ou engager une conversation ? Kaufmann explique cette gêne par le besoin de « ne pas donner trop de réalité »<sup>28</sup> à cette interaction. Il y a aussi l'indécision et l'incertitude : on se questionne sur les attentes de l'autre, ses limites, on se demande pourquoi il n'initie pas le contact. Nous sommes aussi nombreux à avoir été vexés par l'absence de réponse à notre bonjour. Dans l'espace public anonyme, ces questions n'existent pas et il est très aisé d'ignorer les passants. On observe donc que le voisin a une place particulière : « Il est le premier être rencontré en sortant de chez soi, la première manifestation de la résistance du réel relativisant l'univers construit dans l'intimité. »<sup>29</sup>. Même blottis chez nous, il nous arrive d'entendre ses voisins si les murs sont fins. Le malaise fragilise la construction de l'imaginaire du chez-soi par la prise de conscience de la proximité de l'autre. Le voisin doit être « en partie rejeté » pour assurer le repli sur l'intimité.

L'auteur théorise la pratique du « bonjour-bonsoir ». Il s'agit de se saluer pour se « reconnaître mutuellement », et en même temps « ne pas s'occuper les uns des autres »<sup>30</sup>. Cela permet d'attester que le voisin n'est pas un inconnu sans risquer de mettre à mal la protection de son intimité. On entend souvent, pour soutenir l'importance d'échanger quelques mots : « on est pas des sauvages quand même ». On affirme ainsi l'existence d'une culture partagée et d'une société civilisée. Le « bonjour-bonsoir » permet de montrer son appartenance à la communauté. Nous avons besoin de le recevoir en retour pour se sentir reconnu.

Ces codes et ces rituels font partie d'un tout qui permet à l'individu de créer de la narration dans sa vie et se retrouver parmi ses pairs. L'exploration de l'imaginaire du foyer me permettra de comprendre plus en profondeur les enjeux sociologiques de nos relations les plus intimes, et notamment les rapports entre les femmes et les hommes.

---

27 *Ibid* p160

28 *Ibid* p162

29 *Ibid* p162

30 *Ibid* p163





## 2.

### L'imaginaire du foyer

Le foyer et son imaginaire grouillent de constructions sociales. Les rôles du domestique sont le plus souvent associés à la féminité. Dans cette partie, j'étudierai les inégalités qui prennent place dans le cadre le plus intime en évoquant autant le travail domestique que la charge émotionnelle qui l'accompagne. Grâce à l'étude d'ouvrages féministes, je pourrais arriver à des conclusions politiques qui proposent de nouvelles manières de faire famille de manière plus égalitaire.

#### *Le mythe domestique et la fée du logis*

Je souhaite tout d'abord expliquer le mot « mythe » qui porte parfois à confusion. Pour un ethnologue ou un historien, le mythe correspond à une histoire précise et fondatrice dont on a oublié l'origine<sup>31</sup>. Elle est transmise de génération en génération et immuable. « La stabilité du mythe (et les rites qui lui sont liés) constitue d'ailleurs un élément primordial de sa définition. »<sup>32</sup>. Toutefois, dans le langage commun et moderne, le mythe est associé à quelque chose d'irréel, à une illusion. Il semble lointain mais on le retrouve pourtant dans l'ordinaire de notre vie quotidienne, en terme de morale et de culture. Certes, les formes ne sont plus les mêmes que dans les sociétés traditionnelles et religieuses : « l'individu est devenu son propre dieu et il est désormais lui-même au centre des histoires qu'il raconte et qu'il se raconte. »<sup>33</sup>. Dans la modernité, le mythe est plus diffus, il oscille entre l'implicite et l'explicite.

---

31 *Ibid* p99

32 *Ibid* p99

33 *Ibid* p100

Pour expliquer ce qu'est le mythe domestique, je vais m'appuyer sur l'exemple qu'utilise Jean-Claude Kaufmann : l'histoire d'Hervé et Françoise. Leur famille traverse une crise dont l'origine est le chômage de longue durée d'Hervé. Il se retrouve à rester à la maison alors que sa femme travaille à l'extérieur. C'est une situation difficile à vivre pour lui, qui inverse et brouille ses repères traditionnels, au point de perdre sa propre identité. Il n'imagine pas un instant s'adapter à cette situation. Quand sa femme lui propose d'essayer de « renverser les rôles » (c'est-à-dire qu'il s'occupe des tâches domestiques), il s'offusque : « Ben ça me ferait chier d'être fem...d'être homme au foyer. Il ne manquerait plus que cela ! ». C'est pourtant déjà un peu son cas car il est bien le seul occupant du foyer toute la journée. Pour dépasser ce chaos, il se tourne vers « la violence et la critique systématique de tout ce qui n'est pas lui-même »<sup>34</sup> (les voisins, le quartier, les H.L.M, la société...). De son côté, Françoise, sa femme, s'évertue à reconstituer sans arrêt le mythe domestique que son mari déconstruit. Elle s'occupe de tout le travail de fée du logis que son mari ne veut pas partager. Elle prend donc en charge une double charge de travail, telle une seconde journée quand elle rentre du travail le soir. Pour produire « un véritable mythe qui entraîne et unifie le ménage »<sup>35</sup>, elle utilise des petites astuces, en répétant, par exemple, qu'au moins « Hervé passe l'aspirateur ». Elle tente ainsi de donner « une signification maximum à cette maigre participation aux tâches ménagères. »<sup>36</sup>. L'ouvrage de Kaufmann a été publié en 1988. Qu'en est-il aujourd'hui de l'évolution de l'imaginaire du foyer?

### *La démocratie dans la famille*

Nous avons tendance à penser que l'égalité entre les femmes et les hommes est atteinte, dans l'ère de la modernité, grâce aux différentes avancées sociales acquises au fil des années. Cependant, certaines sphères de nos vies résistent. Il apparaît parfois difficile de vivre en accord avec ses idéaux lorsque ceux-ci touchent à ce que nous avons de plus intime et personnel, à l'abri des regards. Karl Marx, par exemple, avait une domestique, Helene Demuth, à

---

34 *Ibid* p117

35 *Ibid* p118

36 *Ibid* p118



qui il a fait un enfant illégitime.<sup>37</sup> « Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? ». Ce slogan est issu d'une manifestation féministe en soutien à des ouvrières en grève en 1972 et fait référence à la conclusion du Manifeste du Parti Communiste « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »



Les sentiments du Prince Charles, Liv Strömquist, 2010

Dans les années 1970, les féministes affirmaient : « le privé est politique ». Elles observent qu'il se joue de nombreuses inégalités dans les sphères familiales et conjugales. Dans leur ouvrage « Familiar exploitation »<sup>38</sup>, Christine Delphy et Diana Leonard développent une théorie de l'exploitation à partir du constat que le partage des tâches domestiques entre les hommes et les femmes n'existe pas. Cette dernière ne repose pas sur le salariat et les pratiques dans les usines, mais sur un travail gratuit et invisible dans le cadre de la famille. La majorité des couples ou foyers hétérosexuels se forment dans l'idée d'une collaboration et d'un soutien mutuel, mais on observe rapidement un partage des tâches très genré. L'homme travaille à plein temps avec le but de gagner de l'argent pour soutenir les dépenses du foyer : on appelle cela un travail productif. La femme reste au foyer ou en temps partiel<sup>39</sup>, et gère les tâches ménagères et parentales : c'est un travail reproductif. Alors que cela

37 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p179

38 Christine Delphy et Diana Leonard *Familiar exploitation*, un livre paru en Grande-Bretagne en 1992

39 Les femmes au foyer sont cependant de moins en moins nombreuses en France. En 1991, une femme sur trois était au foyer, contre seulement une sur cinq en 2011. En 2011, 67% des femmes avaient un emploi contre 76% des hommes. Néanmoins, si on ne prend en compte que les femmes travaillant à temps complet, l'écart se creuse davantage. Ainsi, 74% des hommes travaillent à temps plein contre seulement 59% des femmes. (Insee)

pourrait apparaître comme un arrangement juste où chacun fait sa part, un problème subsiste. Le travail productif permet d'obtenir un salaire, de cotiser pour la retraite et d'avoir un statut social, alors que le travail reproductif est invisible et gratuit<sup>40</sup>. Il s'apparente donc à un bénévolat au service de l'homme sans aucun droit ou aucune assurance. Cela crée une dépendance financière qui précarise les femmes en cas de séparation, ou rend difficile de quitter un conjoint violent. Par ailleurs, l'asymétrie de la prise en charge des tâches domestiques s'intensifie avec l'arrivée du premier enfant. Cela diminue les opportunités des femmes sur le marché du travail : « soit elles l'anticipent et choisissent des métiers leur laissant du temps pour prendre en charge le travail parental et domestique ; soit on l'anticipe à leur place en ne leur confiant pas les postes à responsabilité, les plus exigeants en termes de mobilité et de disponibilité. »<sup>41</sup>

*C'est un peu comme si chaque homme  
avait à la maison une employée **bénévole**,  
qui gère son foyer et sa famille,  
en échange d'un soutien matériel.  
Mais cet argent n'est pas à elle et ne lui  
donne droit à **aucune assurance** :  
ni maladie, ni chômage, ni retraite.*



*La charge émotionnelle et autres trucs invisibles, Emma, 2018*

40 Emma, *La charge émotionnelle et autres trucs invisibles*, 2018

41 Anne Verjus, « Le sens de la famille »

Malheureusement, depuis les années 1970 et les alertes des féministes, peu de choses ont changé: «Si l'on ne considère que les actifs ayant un emploi, en dix ans, le temps journalier consacré par les femmes au travail domestique a baissé de 22 minutes et celle des hommes a augmenté... d'une petite minute. Au total, en 1999, elles prenaient en charge 66 % du temps imparti à ces tâches au sein du foyer, contre 63 % en 2010. Les femmes consacrent 3h26 en moyenne par jour à faire le ménage, les courses et s'occuper des enfants, contre 2h pour les hommes. Les progrès sont donc bien lents. Au rythme actuel, il faudrait des décennies pour arriver à l'équilibre entre hommes et femmes au sein du couple. »<sup>42</sup>. Il faut ajouter que la contribution des hommes aux tâches ménagères est spécifique. S'ils font la cuisine, ce sera une cuisine de fête, pour un événement. S'il s'agit de s'occuper des enfants, ce sera pour jouer avec eux plutôt que faire la toilette<sup>43</sup>. Ils auront l'occasion de *choisir* leur participation, garder une liberté et laisser le reste aux femmes.

Pour pallier aux inégalités, le mouvement féministe « Wages for Housework » dans les années 1970 proposait de mettre en place un revenu pour le travail ménager versé par l'État. L'idée était de voir le travail domestique non pas comme une aliénation mais comme un pouvoir. En le rémunérant, cela permettrait d'attaquer le problème à la racine car le capitalisme reposerait en partie sur la gratuité de cette activité. Ces féministes ne voyaient pas le salariat comme un moyen d'émancipation des femmes, car il s'agirait d'un redoublement de leur exploitation (double journée de travail, à l'usine puis à la maison). Certains arguments pour le salaire ménager recourent ceux en faveur du revenu de base universel. Il a aussi pour but (parmi d'autres) la reconnaissance de la nécessité du travail domestique, ne serait-ce qu'en permettant aux individus de trouver du temps à y consacrer. En France, l'idée du salaire ménager n'a pas eu de succès. Les féministes françaises s'inquiétaient du risque de confiner encore plus les femmes dans la sphère domestique. Ces différents concepts de revenus inconditionnels sont critiqués pour leur utopisme et leur naïveté, mais leur but serait d'abord d'alléger une pression constante qui empêche de réfléchir et avancer : il s'agit de « conquérir un minimum d'espace vital »<sup>44</sup>.

---

42 Observatoire des inégalités, 5 mars 2012

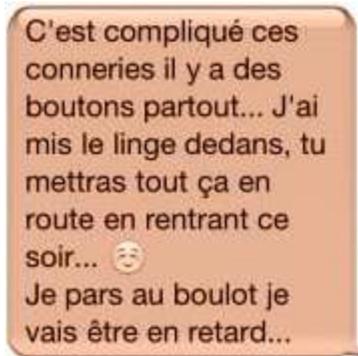
43 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p90

44 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015 cite Lotta Femminista Modène 1974

## La femme et la bonniche

Pour justifier la place des femmes à la maison, certains invoquaient le « naturel ». On parlait de « l'incompatibilité de la femme avec la machine, opposant le doux et le dur, le naturel et l'artificiel, le futur et le présent, la reproduction de l'espèce et la production de denrées inanimées. »<sup>45</sup> Aujourd'hui encore, on retrouve des théories douteuses qui s'appuieraient sur la science et la psychologie évolutionniste pour expliquer les différences entre les femmes et les hommes. On préférera parfois se rattacher à une prétendue « naturalité » des choses plutôt que de se rendre compte de l'influence importante des constructions sociales injustes.

Le travail domestique a longtemps été assigné aux femmes. C'est un travail reproductif, il est donc bien plus « discret » que le travail productif. J'en ai parlé précédemment comme d'un travail invisible. On observe en effet un refus de le *voir*, ce qui permet de garder l'illusion d'un intérieur propre comme par magie. Il y a une fausse croyance attestant que « la propreté est l'état naturel d'une maison »<sup>46</sup>. Les tâches ménagères sont un travail qui se remarque seulement quand elles ne sont pas faites<sup>47</sup>. Selon l'autrice Mona Chollet, il serait temps que certains prennent conscience que « le linge ne revient pas de sa propre initiative s'empiler dans l'armoire, lavé, repassé et plié. »<sup>48</sup>. Dans *La Trame conjugale*, Jean-Claude Kaufmann théorise ce qu'il nomme la *stratégie du mauvais élève*. Il s'agit de tactiques que certains hommes utilisent pour conserver des avantages. Ils feignent le manque de compétence ou l'ignorance pour éviter de réaliser une tâche ménagère. Ils montrent ainsi une bonne volonté en acceptant de participer, tout en ne réussissant pas ce qui est demandé. Ils prennent le rôle d'un élève en difficulté sincère : "c'est pas que je veux pas le faire, c'est que je ne sais pas / n'y pense pas". Ainsi, après



Parolesdepapa.over-blog.com

45 *Ibid* p 247 cite Jw Scott  
46 *Ibid* p197  
47 *Ibid* p197  
48 *Ibid* p197

quelques pulls en laine ruinés par une lessive à 60°, leur compagnes ne leur demanderont plus de s'occuper du linge pour limiter les dégâts.

On justifie parfois ces inégalités de répartition des tâches par l'amour que l'on porte à l'autre. S'occuper du ménage seule serait un service que l'on rend, comme une preuve d'amour. Titiou Lecoq, autrice de l'ouvrage *Libérées - Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, explique à l'Obs : « Quand on est dans une histoire d'amour, les principes, très vite, on les oublie, on fait: "Oh, c'est pas grave, je l'aime!" L'amour de son conjoint et l'amour des enfants, c'est vraiment des prétextes pour déroger à l'égalité. Et ça, c'est terrible»<sup>49</sup>. L'injonction à l'amour et la douceur, cela fait partie de ce qu'on appelle la charge émotionnelle.



Les sentiments du Prince Charles, Liv Strömquist, 2010

49 Titiou Lecoq pour l'Obs. <https://www.youtube.com/watch?v=40dEigK1dl>

*La charge émotionnelle*

« *Quand son mari rentre du travail, il est souvent fatigué, irritable ; par sa simple présence et son calme attentif, elle lui permet de se rééquilibrer* »<sup>50</sup>

Kaufmann évoque ici la capacité de cette femme à « rendre la vie du foyer merveilleuse »<sup>51</sup>. D'abord avec des choses concrètes comme l'organisation et les tâches domestiques : « Elle est ménagère, cuisinière, lingère, comptable, éducatrice. »<sup>52</sup>. Elle a aussi un rôle de « poétesse », telle une fée du logis. Tendresse, douceur et oubli d'elle-même sont autant de qualités qu'elle met au service de la création de l'imaginaire magique du foyer. La sociologue Arlie Russell Hochschild a théorisé ce qu'elle appelle le « travail émotionnel ». C'est la façon dont nous allons adapter nos émotions et leur expression selon les autres et leurs attentes. On observe les micro-expressions, on anticipe les besoins et on crée ainsi un confort émotionnel qui donne l'illusion d'être naturel au sein du foyer. Il faut préciser que le travail émotionnel correspond à l'effort, l'acte qui consiste à essayer, et non pas le résultat, qui peut être réussi ou non<sup>53</sup>. Le résultat de ce travail opère comme une source d'énergie que l'on va pouvoir réinvestir dans le monde extérieur, pour entreprendre et s'imposer dans la sphère publique. Cette tâche « d'huiler les rouages des interactions sociales »<sup>54</sup>, culturellement féminine, est parfois considérée comme superficielle. Les hommes gagneraient cependant à une meilleure répartition du travail émotionnel. Il semble difficile pour eux de vivre sans le soutien social et ménager de leur compagne. On observe en effet une surmortalité chez les hommes veufs, notamment due à l'isolement social.<sup>55</sup>

---

50 Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988, p86

51 *Ibid* p86

52 *Ibid* p86

53 « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », Arlie Russell Hochschild, Dans « Travailler » 2003

54 *La charge émotionnelle et autres trucs invisibles*, Emma, 2018

55 *Ibid*

C'est facile de dire que c'est inutile,  
quand on en profite au quotidien. On ne  
s'en rend même pas compte !

Ca me saoule quand elle  
me réclame des fleurs !  
Ou quand elle veut  
qu'on mange à table pour  
« discuter » au lieu de  
regarder une série...

Bière  
préférée, mise  
à l'avance  
au frigo

T-shirt acheté  
en soldes  
parce que les  
autres étaient  
troués

Huile essentielle  
contre les allergies  
de printemps



*La charge émotionnelle et autres trucs invisibles*, Emma, 2018

### *Vivre seul.e.s*

On constate donc que la vie commune de la famille pose de nombreux défis pour atteindre un épanouissement collectif. Pourtant, la vie en solitaire fait peur. Certes, l'isolement et le manque de contacts humains ont des conséquences désastreuses et il est évident que nous avons besoin des autres. Toutefois, si l'on est négligé par l'autre, on peut aussi se sentir profondément seul en vivant avec lui. Madame Hodebert, interrogée par le sociologue Jean-Claude Kaufmann, vit seule. Son quotidien est une suite de petites habitudes. Il peut paraître un peu triste et banal, mais elle parvient à transformer ces habitudes en « rites vécus intensément »<sup>56</sup>. Sa force de casanière est d'être capable d'idéaliser les *petits riens* du monde matériel.

Mona Chollet trouve aussi de l'intérêt dans la vie en solitaire. La solitude est souvent bien meilleure à vivre que des mauvais arrangements familiaux. À la manière de Virginia Wolf, elle célèbre l'idée d'avoir « Une chambre à soi » pour accéder à soi-même. Elle observe que les femmes sont plus douées pour habiter seules, notamment grâce à leur capacité de travail émotionnel qu'elles réinvestissent dans leurs relations amicales. Il y a aussi ce que les sociologues appellent « le déséquilibre du bénéfice conjugal ». En se mariant, une femme perdrait 7 % de son salaire. Les femmes mariées ont une santé plus fragiles, avec plus de risques de dépression ou de mort violente. Les hommes mariés, eux, vivent plus longtemps que les hommes célibataires, réussissent mieux professionnellement, risquent moins de mourir d'une mort violente ou d'avoir des problèmes d'addiction et de dépression<sup>57</sup>. Pourtant, la société met une grande pression sur les femmes pour se mettre en couple et se marier. Parallèlement, le cliché misogynne de l'homme à qui l'on *passé la corde au cou* en le piégeant dans le mariage apparaît bien mensonger.

### *La famille autrement*

Il n'y a pas forcément besoin de faire le choix de rester seul pour pallier aux possibles malfonctionnements de la famille. Certains couples trouvent des astuces pour mieux vivre ensemble. Par exemple, en préservant leur sommeil. *Faire chambre à part* signifie habituellement que le couple traverse une dispute. Le choix de dormir séparé de sa/on partenaire est mal vu car on l'associe à la séparation : « je dors sur le canapé. ». Toutefois, un sommeil de qualité, qui n'est pas entrecoupé par des réveils dus aux ronflements (ou autres nuisances) de l'autre, permet d'optimiser sa forme et ses humeurs et préserver une meilleure santé. Le lit conjugal reste un symbole de l'union du couple, et se coucher ensemble est un rituel qui confirme le lien. Alors, les couples qui dorment séparément créent de nouveaux rituels pour se rassurer. « Emmanuelle aime se faire border. Ensuite, il me fait un bisou, éteint la lumière. Et là, je m'endors tout de suite, je me sens bien. »<sup>58</sup>. Ces amoureux remarquent que, finalement, avoir chacun sa chambre a solidifié leur amour et leur désir. Ils parlent en effet d'un renouveau de la séduction, avec l'occasion et l'envie d'inviter l'autre dans *sa chambre à soi*. Ce mini

---

57      Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, cite Elizabeth Gilbert

58      « *Chambre à part* », *Libération*, 2002

chez-soi permet aussi à chacun de vivre comme il l'entend. Certains préfèrent le fouillis et d'autres le lit fait au carré. «Faire chambre à part, c'est aussi ça. Respecter l'autre, sa façon de vivre. Nous, on ne croit pas à la fusion. Pour s'aimer, il faut exister librement.»<sup>59</sup>. Il semble donc que l'on peut « s'aimer sans être fait pour vivre sur le même territoire »<sup>60</sup>, mais que se passe-t-il quand des enfants s'ajoutent à la famille ?

Nous avons vu précédemment que l'arrivée du premier enfant renforce les inégalités dans le couple. Toutefois, c'est plus précisément le couple parental cohabitant qui est en cause. On observe en effet que la résidence alternée permet une certaine égalisation, au moins sur des bases matérielles, temporelles et spatiales. « C'est donc moins la parentalité en soi qui crée des inégalités que son exercice sous un même toit. »<sup>61</sup>. Anne Verjus imagine d'autres formes familiales. Par exemple, « une disjonction, d'emblée, des lieux de vie. ». Les parents vivraient dans des lieux de vie séparés, en alternant de manière égale la prise en charge des enfants. Mettre en place ce fonctionnement dès le début permettrait d'éviter le traumatisme de l'enfant dû au divorce de ses parents. Une autre idée plus radicale serait de rompre avec le conjugalisme en séparant le parental du conjugal. On pourrait envisager l'accès à la parentalité en dehors des relations amoureuses<sup>62</sup>. On peut imaginer que choisir un co-parent qui serait un ami offrirait plus de stabilité qu'un amour soumis aux désirs et aux passions. Ces propositions peuvent paraître étranges et utopiques mais certain·e·s les mettent en pratique, notamment avec la parentalité homosexuelle qui questionne et déconstruit des codes vieillissants.

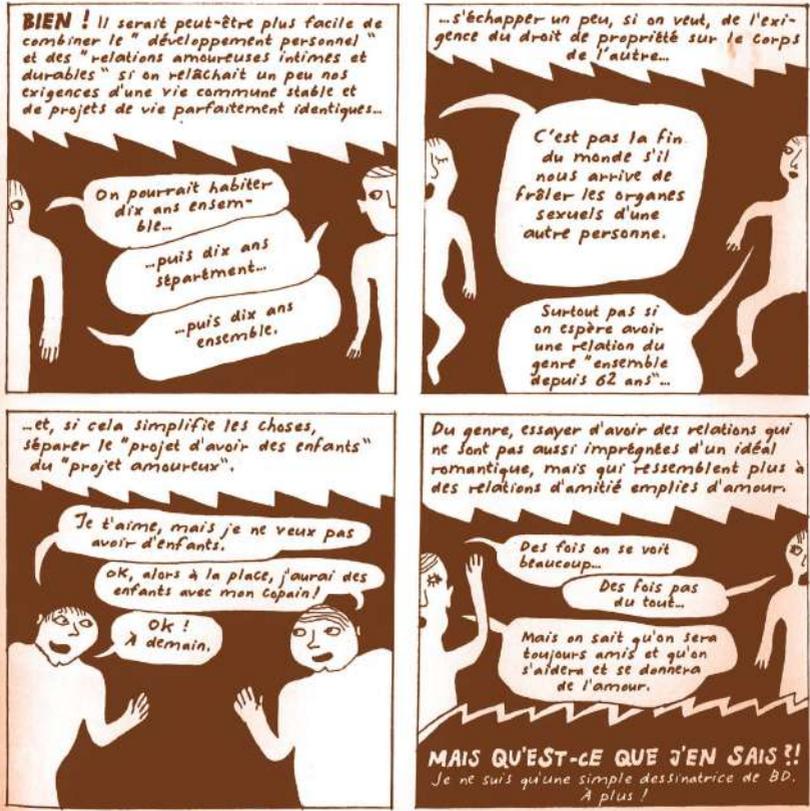
---

59 *Ibid*

60 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p272

61 Anne verjus, « Le sens de la famille »

62 *Ibid*



Les sentiments du Prince Charles, Liv Strömquist, 2010





ÉPANOUISSEMENT EN PÉRIODE DE

**CONFINEMENT**



## **PARTIE III**

### **ÉPANOUISSEMENT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT**

Dans ce troisième et dernier chapitre, je choisis de m'intéresser aux confinements. En effet, les années 2020 et 2021 ont été marquées par une pandémie qui a mené de nombreux gouvernements de pays à demander à leur population de se cloîtrer chez eux pour limiter la propagation de la maladie et ainsi désengorger les services hospitaliers. Je me suis demandée si cette expérience prolongée et ininterrompue des murs du chez-soi avait fait évoluer notre rapport avec celui-ci. Dans un premier temps, j'étudierai comment les confinements ont fait changer notre regard sur notre logis et comment certains ont appris à apprécier ce repli. Ensuite, j'observerai comment cela a aussi fait évoluer notre rapport au temps. Nous avons en effet découvert ce que cela faisait d'en avoir beaucoup. C'est l'occasion pour moi d'étudier notre société qui cherche à aller toujours plus vite et être toujours plus rentable au détriment, peut-être, d'une vie bien vécue.



# 1.

## Expériences confinées

### *Crise sanitaire du Covid-19 : une redécouverte du chez-soi*

« Restez chez vous » : le 17 mars 2020, le gouvernement français décrète un confinement dans son lieu d'habitation pour contrer la propagation du virus Covid-19. Le logement devient alors un refuge où l'on se retranche pour ne pas s'exposer au virus. Il est un abri contre la maladie, mais s'y confiner pose d'autres problèmes : le combat contre la solitude, l'ennui et la promiscuité avec la famille par exemple<sup>1</sup>. Être confronté aux mêmes murs aussi longtemps sans en sortir peut créer du mal-être. On sait que la pandémie a pu avoir une influence négative sur la santé mentale des français : anxiété, stress post-traumatique, isolement social... La perte de la routine habituelle et de la liberté, ainsi que la baisse d'activité physique sont des facteurs qui favorisent la frustration, l'ennui et les ruminations. Dans ce contexte, nombreux sont ceux qui ont perdu l'accès à ce qui était un soutien émotionnel (loisirs, regroupements). La pluralité est un support essentiel de l'identité de l'individu contemporain. Avec la réduction drastique de la mobilité, cette pluralité est mise en danger. L'expérience de nous-même se fait à travers la multitude de situations que nous traversons, dans lesquelles nous développons des facettes différentes. Nous sommes des client·e·s pour les gérants de nos magasins habituels, des professionnel·le·s pour nos collègues et nos clients, des partenaires au club de sport, des ami·e·s, des voisin·e·s, des enfants et des parents... Nous comptons aussi sur les inconnus que nous croisons dans la rue pour nous regarder et nous conforter dans notre identité<sup>2</sup>. Avec le confinement, ces différentes possibilités sont suspendues et nous sommes

---

1 Ludovic Falaix, « Habiter en temps de crise : utopies et dystopies du confinement », 2021

2 « Nos identités à l'épreuve du confinement », [theconversation.com](https://theconversation.com), 2020

réduits à notre facette familiale et habitante.

L'une des ressources qui a permis de compenser et satisfaire les besoins psychologiques des individus est le chez-soi, et ses qualités de refuge, sécurité et stabilité. Le logis est alors un « espace louangé » (Bachelard, 1957), c'est-à-dire un « lieu approprié où l'individu trouve un ancrage spatial à son existence sans être exposé aux dangers de la contamination. »<sup>3</sup>. J'ai souhaité m'y intéresser plus concrètement et j'ai réalisé un questionnaire sur le rapport entre l'individu et le chez-soi pendant le confinement. Soixante-dix personnes ont répondu au sondage. Ils sont des particuliers, des habitants. Tout type de personnes était invité à répondre. Je l'ai administré par internet et à mes ami.e.s, il y a donc une sur-représentation des jeunes et des étudiants dans les réponses. Le questionnaire a été proposé en avril 2021. Soixante pourcents (60%) des participants se considèrent casaniers. Quarante-trois pourcents (43%) pensent que c'est d'abord l'ambiance et l'atmosphère qui les font se sentir chez eux, devant le lieu physique (27%) et les personnes présentes (25%).

Cinquante-deux pourcents (52%) des personnes ont eu besoin d'opérer des changements dans leur habitat pendant les confinements. La plupart évoquent des changements de décoration et d'aménagement. Des nouveaux agencements permettraient de voyager un peu chez soi, en changeant ce que l'on voit tous les jours. Il s'agit ici de redécouvrir et s'approprier le lieu en créant des sentiments d'attachement et d'appartenance par la décoration pour vivre intensément l'espace du logis. Le confinement a aussi permis d'enfin trouver le temps à consacrer à des aménagements et travaux imaginés depuis longtemps. Le fait de devoir rester à la maison a été une occasion pour les réaliser. Cette question du *temps* est importante, et l'on y reviendra plus tard.

Ludovic Falaix, dans son texte sur l'*habiter en temps de confinement*, énumère avec poésie la richesse d'une vie repliée : « *Enfermés dans leur domicile, et avec une intensité inédite, les individus bricolent, cuisinent, jardinent, jouent et écoutent de la musique, lisent, dessinent, écrivent, font du sport, l'amour, se disputent, travaillent à distance, s'ennuient, étouffent, respirent, nettoient, dorment, rêvent, cauchemardent, s'angoissent, espèrent, s'immergent dans des univers fictionnels, s'abandonnent dans les paradis* »

---

3 Ludovic Falaix, « Habiter en temps de crise : utopies et dystopies du confinement », 2021



*artificiels, luttent contre le spleen, caressent le désir d'une sortie de la crise, imaginent et pensent le monde de demain, s'initient à la collapsologie, éduquent leurs enfants, les accompagnent, les encouragent, les cajolent, les écoutent, les chérissent, les grondent aussi, les sanctionnent parfois, plus dramatiquement les frappent, communiquent à distance avec leurs proches ou leurs collègues, mais également, bronzent dans leur jardin, se baignent dans leur piscine dont ils ont pris soin de réchauffer la température de l'eau, ou bien encore, se cognent contre les murs, crient depuis leur balcon au risque d'épuiser les voisins, tutoient leurs démons, implorent leurs anges, n'arrivent plus à effacer les barreaux de la cage dans laquelle ils sont entrés et, devenus incapables de pouvoir chanter; ce que Jacques Prévert présente comme « un mauvais signe, signe que le tableau est mauvais », y laissent donc des plumes... »<sup>4</sup>.*

Les récits d'expérience d'habitants confinés ont aussi mis en lumière certaines inégalités. La possibilité de s'adapter facilement à ces nouvelles contraintes n'est pas la même selon le logement et sa zone géographique. Il y a une sorte de « revanche des territoires marginalisés »<sup>5</sup> car il apparaît plus simple, voire désirable, de se retrancher dans les territoires ruraux ou périurbains, plutôt que dans les villes, dont les superficies de logement sont plus restreintes. En effet, on observe des citadins qui rejoignent leurs familles à la campagne et les plus riches qui se replient dans leurs résidences secondaires. La ville a perdu ses capacités d'activités collectives et de mobilité. Elle n'est plus attrayante, au point de devenir redoutable. La précarité du logement étudiant et des quartiers populaires augmente, ainsi que les violences conjugales et infantiles. La fuite vers quelque chose de plus vaste opère comme un apaisement. Pour l'auteur Mona Chollet, : « les maisons les plus fascinantes sont celles où l'on peut imaginer s'enfermer pour une très longue durée. »<sup>6</sup>. On fantasme des logis dans lesquels il y a déjà tout ce dont on a besoin.

### *Confinés par choix*

Certains n'ont pas attendu de pandémie pour s'isoler. Ceux qui se

---

4 *Ibid*

5 *Ibid*

6 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p121

confinement par choix portent un nom au japon : les hikikomori. C'est un terme japonais utilisé pour désigner des personnes qui ont choisi de se retirer de la vie sociale, recherchant des niveaux extrêmes d'isolement et de confinement. Ils vont se cloîtrer chez eux, dans leur chambre et créer un microcosme où tout passe par le digital. Ils semblent disparus de la surface de la Terre tels des ermites. La raison de cet isolement est en partie due au ralentissement de l'économie japonaise, où rien ne garantit un emploi, même si l'on sort d'une université prestigieuse avec des résultats supérieurs à la moyenne. Le sentiment de honte ou d'échec pousse ces japonais à se cacher des autres, surtout dans une société qui juge et met beaucoup de pression sur la réussite. Au début de cet isolement, nombreux sont satisfaits de ce retrait social. Ils expliquent en effet ressentir un sentiment de soulagement à pouvoir échapper aux réalités douloureuses de l'existence. Ils s'extraient des relations sociales jugées trop compliquées et exigeantes. Ce retrait prolongé les accoutume à un rythme de vie où les repères temporels deviennent flous : beaucoup de hikikomoris inversent le rythme jour-nuit. Les jours se suivent et se ressemblent et la notion d'écoulement du temps est brouillée.<sup>7</sup>

Bien que les confinements dus à la pandémie ne sont pas des retraits choisis du monde, on constate que les personnes qui ont aimé être confinées pendant la crise sanitaire se sont retrouvées dans une situation similaire aux hikikomori. Il y a eu un ralentissement des obligations sociales et de travail. Elles ont pu se retrouver dans un cocon protégé du monde. On observe maintenant des gens « déconfinés » qui ne veulent plus sortir de chez eux. Certains appellent ça « le syndrome de la cabane »<sup>8</sup>. Après une phase de retrait de plusieurs mois, retrouver des horaires, des objectifs, devient très difficile. Il y a le risque de développer des angoisses par rapport à l'espace extérieur qui est trop grand, trop bruyant par rapport à leur cocon domestique. L'expérience du confinement a permis de se réconcilier avec certaines facettes de leur personnalité qui étaient en conflit avec la société, comme la pression de sortir souvent avec ses amis et avoir une vie sociale intense. Ces personnes, qui se sont découvertes casanières, ont bien vécu le confinement et réussi à gérer leur stress. Elles peuvent désormais hésiter à retourner à leur ancienne vie frénétique.

S'il y a un autre point commun entre les hikikomori et autres

---

7 « Avec le confinement sommes-nous devenus des hikikomori ? », lejournal.cnrs.fr, 2020

8 <https://elpais.com/sociedad/2020-05-01/volver-a-salir-preferiria-no-hacerlo.html>

confinés, c'est leur recours au monde virtuel et leur utilisation des réseaux sociaux.

### *La socialité en ligne*

La distanciation sociale mise en place pendant les confinements semble avoir encouragé les personnes à rester connectés en ligne les uns avec les autres. Une étude de l'Ifop (Institut français d'opinion publique) a constaté que 62 % des sondés affirment passer plus de temps sur leur smartphone qu'en temps normal (c'est-à-dire hors confinement). C'est encore plus chez les 15-34 ans qui sont 75 % à avouer se servir davantage de leur téléphone portable. Celui-ci est un compagnon qui offre une fenêtre vers le monde extérieur et permet de maintenir vie sociale et professionnelle<sup>9</sup>. Les liens numériques tels que les réseaux sociaux, les SMS, les e-mails ou les visioconférences sont des outils de socialité qui ont permis de confirmer et maintenir une identité personnelle. On les trouve autant dans la sphère professionnelle avec « Zoom » que dans la sphère personnelle avec le succès des « apéro Skype » et « Houseparty ». Les gens se rassemblent, certes différemment, mais peut-être plus qu'avant, car l'expérience du confinement nous rappelle « notre appartenance concrète à la commune humanité »<sup>10</sup>. *Tous dans le même bateau*. Le soutien et la solidarité contre le virus et l'adhésion à l'activité scientifique nous réunissent. On observe des inconnus qui se saluent pendant leur brève promenade autorisée et qui apprécient plus intensément l'espace public et ses rencontres.

Souvent, l'utilisation intensive des réseaux sociaux est traitée avec mépris. Elle serait quelque chose de vain, narcissique voire risible. Les utilisateurs reçoivent finalement le même jugement que les casaniers : ce sont « des pauvres gens qui n'ont pas de vie. »<sup>11</sup>. Internet nous rendrait seul. Les sociologues se sont penchés sur la question et ont constaté que ceux qui utilisent les réseaux sociaux ont pourtant « tendance à avoir des relations plus étroites avec les autres et à être plus impliqués dans des activités civiques

---

9 « Le confinement accentue-t-il l'usage du smartphone ? » [journaldugeek.com](http://journaldugeek.com), 2020

10 « Nos identités à l'épreuve du confinement », [theconversation.com](http://theconversation.com), 2020

11 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p62

et politiques que ceux qui ne les utilisent pas. »<sup>12</sup>. La sociologue Zeynep Tufekci, affirme aussi qu'Internet a plus tendance à contrer la solitude qu'à la créer. Il permet aux gens de rester en contact malgré les obstacles de la vie moderne (le temps passé au travail et dans les transports, les migrations qui dispersent les familles, la vie en banlieue, etc)<sup>13</sup>. Ce qui se passe en ligne ne supprime pas les événements dans le monde réel, il s'agit d'ailleurs souvent plutôt de les provoquer (hors confinement, évidemment). Tufekci ajoute aussi que les utilisateurs du Net « ne choisissent pas entre une balade à Cape Cod et les réseaux sociaux, mais entre les réseaux sociaux et la télévision », qu'elle considère comme le média de l'aliénation ultime. Elle a le pouvoir de supprimer toute conversation, polluer et stériliser la vie domestique et condamner à la passivité<sup>14</sup>.

Alexandra Samuel, directrice du Social+ Interactive Media Centre de l'université de design et d'art Emily Carr de Vancouver s'insurge des critiques passéistes sur la socialité en ligne : « *Nous pouvons avoir de vraies conversations dans une fenêtre de tchat qui nous maintient connectés toute la journée à notre meilleur ami à l'autre bout du pays. Nous pouvons embrasser l'importance de la solitude et de l'autoréflexion, écrire un billet de blog qui creuse profondément un défi personnel – et même, peut-être, choisir de l'écrire anonymement afin de partager un plus profond niveau d'autorévélation que nous n'aurions pu le faire hors ligne. Nous pouvons vraiment écouter et vraiment nous faire entendre, parce que les groupes affinitaires en ligne nous aident à trouver ou retrouver des amis qui sont prêts à nous rencontrer tels que nous sommes vraiment. Tels sont les outils, les pratiques et les communautés qui peuvent rendre la vie en ligne non pas éloignée de la conversation, mais plongée dedans. Mais nous ne réaliserons pas ces possibilités aussi longtemps que nous nous accrocherons à une nostalgie pour la conversation telle que nous nous en souvenons, tant que nous décrirons l'émergence de la culture numérique en terme de conflit générationnel, ou que nous nous déchargerons de toute responsabilité pour la création d'un monde en ligne dans lequel le lien significatif est la norme plutôt que l'exception. (...) Nous ne serons seuls que si nous choisissons de l'être.* »<sup>15</sup>

---

12 « Internet nous rend il seuls ? Non ! », Alexandra Samuel, Le Monde, 2012

13 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p63

14 *Ibid* p64

15 « Internet nous rend il seuls ? Non ! », Alexandra Samuel, Le Monde, 2012

Bien sur, le recours intensif au virtuel peut tout de même poser certains problèmes, notamment en lien avec la peur de perdre cet accès et ainsi perdre sa capacité d'ubiquité permise par le smartphone <sup>16</sup>. En ce qui concerne le chez-soi, Internet en devient un petit centre. Le repli domestique se transforme en repli virtuel. De nombreuses activités, comme téléphoner ou écrire, nécessitaient auparavant un minimum de déplacement du corps, ne serait-ce que pour aller chercher le combiné ou un stylo. Désormais, elles se concentrent sur nos écrans. L'ordinateur sur le bureau est un centre d'attraction qui nous mènent à négliger le reste de l'espace domestique<sup>17</sup>. Il n'influence pas seulement l'espace, mais aussi le temps : « Les heures passées en ligne tendent à aplanir, à uniformiser le temps. [...] Internet rend plus rare cette impression de dépaysement réparateur et enrichissant que les casaniers éprouvent dans leur propre intérieur »<sup>18</sup>.

Ce fameux dépaysement du casanier est rendu possible par le chez-soi à une condition : avoir du temps. Quand on observe l'influence du confinement sur notre rapport à l'habiter, on voit qu'il nous a donné une occasion ralentie pour habiter intensément. Les jours se ressemblent et les heures se dilatent. Cependant, quand l'on regarde à l'échelle des mois, on a l'impression qu'ils sont passés à une vitesse folle. Le « monde d'avant » paraît loin, comme si c'était il y a des années. Je m'intéresserai maintenant à ce nouveau rapport au temps.

---

16 La nomophobie : No mobile phone phobia

17 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p51

18 *Ibid* p51, 52





## 2.

### Un autre rapport au temps

« Le temps est le trésor vital des casaniers. »<sup>19</sup>. Mona Chollet explique que, pour enclencher le processus espéré, ils auraient besoin de beaucoup de temps, bien plus que « les normes sociales ne sont disposées à leur accorder »<sup>20</sup>. Il y a une volonté de *perdre la notion du temps*. Il s'agit d'un état de contemplation, de méditation et d'une possibilité d'écouter et profiter de ce que nous disent nos sens. Cela se rapproche de l'idée d'*otium*, terme latin inventé en Grèce antique qui exprime l'idée d'un loisir fécond et studieux, mais oisif. « C'est un temps long où l'on prend le temps d'appréhender le réel d'une façon bien moins calculée, moins rapide et moins intéressée. »<sup>21</sup>. Le sociologue Jean-Miguel Pire explique que cette notion trouve tout son sens aujourd'hui. Avec les confinements, les individus ont été confrontés à « ce temps dilaté ou de ce temps très réduit, on s'est aperçu qu'il fallait ralentir, se poser pour réfléchir. »<sup>22</sup>. L'*otium* est « une disposition au désintéressement », qui permet de faire la différence entre utilité et fécondité. Dans l'utilité, il y a l'idée d'objectif et de contrainte. La fécondité, elle, fait référence à la vie et la naissance avec un facteur d'imprévisibilité. Elle nous donne alors « une liberté et une ampleur existentielle beaucoup plus large qu'un rapport utilitaire ».<sup>23</sup>.

Mona Chollet fait une belle description du temps tel qu'il est vécu par les casaniers : « *En s'extrayant de la course folle du monde, [les casaniers] font l'expérience de la nature et de la texture vivante du temps. Ils sont parmi*

---

19 *Ibid* p124

20 *Ibid* p124

21 « Comment l'école peut-elle initier nos enfants à l'*otium* ? » franceculture.fr, 2021

22 *Ibid*

23 *Ibid*

*les derniers (avec les enfants, probablement) à s'y lover en toute confiance. Ils voient en lui un tapis volant accueillant, doté du pouvoir de les transporter vers des destinations imprévisibles à travers une variété infinie de paysages. Ils savent qu'il n'est pas uniforme, mais qu'il se compose d'une succession d'instant singuliers. Ces instants, il faut se faire suffisamment attentif pour les amener à livrer leurs secrets, à chuchoter ce qu'ils ont à nous dire, ce qui nécessite le courage d'une certaine passivité. Il faut se rendre disponible, au lieu de bafouer leur logique propre et remplissant compulsivement avec n'importe quoi. Il faut les laisser se révéler l'un après l'autre, et agir en fonction des indications qu'ils nous soufflent, au lieu de vouloir à tout prix leur donner forme de l'extérieur – entreprise absurde, qui ne peut aboutir qu'à saccager ce que la vie nous tend. »<sup>24</sup>*

Malheureusement, notre société a plutôt tendance, au contraire, à nous encourager à rentabiliser chaque minute de nos existences. Le temps est devenu une ressource qu'il s'agit de valoriser.

### *Marchandisation du temps*

« Le temps, c'est de l'argent » : ce célèbre dicton, que l'on doit à Benjamin Franklin, l'un des Pères fondateurs des États-Unis, est une phrase que l'on répète sans la questionner. Elle illustre parfaitement notre manière de s'affairer frénétiquement dans le but d'être toujours plus efficaces et productifs. Le travail et la place qu'il prend dans nos vies sont les principaux coupables. Parfois aliénants, nos métiers, salariés notamment, peuvent nous donner l'impression que l'on nous vole notre temps. Mona Chollet cite Oblomov<sup>25</sup>, qui s'inquiète du rythme effréné d'enchaînement des tâches à son travail : « Mais quand donc a-t-on le temps de vivre ? ».

« Le quadrillage et la confiscation du temps correspondent à une volonté d'exploiter la main-d'œuvre aussi complètement que possible. »<sup>26</sup>.

---

24 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p158-159

25 Oblomov est le personnage principal du roman éponyme de l'écrivain russe Ivan Gontcharov, publié en 1859. Propriétaire terrien habitant Saint-Petersbourg, il cultive comme son bien le plus précieux un penchant naturel à la paresse. D'une aboulie chronique et d'une indécrottable apathie, ce personnage, hanté par la nostalgie d'une enfance heureuse et insouciant, passe ses jours à s'incruster dans son meuble favori, un divan. (Wikipédia.)

26 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p134

Chollet dénonce la stratégie d'un chef qui ne tente pas du tout de regrouper les jours de repos de ses employés pour maximiser leur week-end : « Ils morcellent à plaisir. Sans doute pour ne pas leur donner de mauvaises habitudes... »<sup>27</sup>. Cette éthique du travail a été critiquée par les philosophes, comme Bertrand Russell dans son *Éloge de l'oisiveté*. L'idée principale est que l'homme voue un culte absurde au travail, ce qui l'amène à travailler toujours plus. L'auteur pense qu'il faudrait y mettre un terme, d'abord car la valeur du travail serait un préjugé moral des classes privilégiées, qui pensent que l'absence d'activité mènerait les individus (les pauvres) à la déprivation. L'exploitation humaine serait alors dans l'intérêt des personnes. Ensuite, il explique que l'automatisation et la rationalisation de la production industrielle permet de produire facilement, avec un minimum de travail, ce dont ont besoin les individus. Si ce travail est partagé, Russell estime que quatre heures de travail par jour suffiraient pour faire fonctionner la société confortablement. Le reste du temps pourra être ainsi consacré à l'oisiveté et à l'*otium* (ainsi qu'aux tâches domestiques et parentales...).

La paresse a mauvaise réputation. Elle était pourtant vertueuse pendant l'Antiquité, privilège des hommes libres et enseignée par les philosophes. L'expression « s'endormir dans les délices de Capoue »<sup>28</sup> signifie « se laisser aller au plaisir et à la facilité ». Dans un monde qui valorise « le travail de la force et de la ruse, la paresse est une faiblesse, une bêtise, une faute, une erreur de calcul. »<sup>29</sup>. La paresse est si emplie de culpabilité qu'il s'avère difficile de la revendiquer. Les chômeurs et allocataires sociaux vont ressentir de la honte d'être privé de l'aliénation salariale, et découvrent une paix dans laquelle ils n'osent pas s'installer. C'est la thèse de Raoul Vaneigem dans son *Éloge de la paresse affinée*, qui pense que « la culpabilité dégrade et pervertit la paresse, elle en interdit l'état de grâce, elle la dépouille de son intelligence. »<sup>30</sup>. Il s'insurge : « Où trouver du repos dans une oisiveté qui est au pis une bassesse, au mieux une excuse ? Car de même que le travail

---

27 *Ibid*

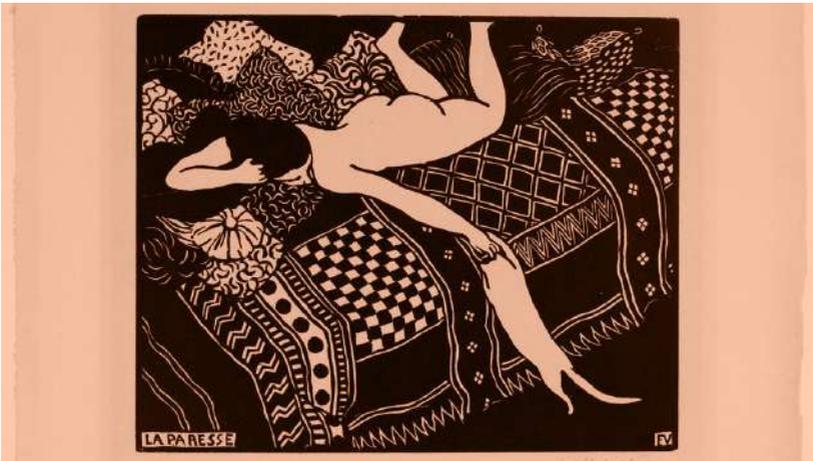
28 La ville italienne Capoue accueillit en 215 avant JC les troupes d'Hannibal. Il venait de reprendre celle-ci, qui était connue pour la facilité de la vie et les multiples plaisirs auxquels on pouvait s'adonner. Après une longue période de repos dans cette ville, les Carthaginois perdirent l'habitude du combat et ne tardèrent pas à être battus par les Romains qui, en guise de vengeance, rasèrent Capoue. On dit qu'une personne «s'endort dans les délices de Capoue» lorsqu'elle a tendance à se laisser bercer par une vie trop facile et sans contrainte.

29 Raoul Vaneigem, *Eloge de la paresse affinée*, 1996

30 *Ibid*

*était identifié à la force, la paresse se ravalait à quelque faiblesse morbide. Par une inversion de sens dont le vieux monde est coutumier, l'éreintement laborieux devenait signe de santé tandis que l'heureux farniente relevait du symptôme maladif. »*

Vaneigem aimerait que l'on célèbre les grèves et les arrêts de travail, pour leur capacité à suspendre ce rythme effréné. Ils sont un « repos salutaire qui épargnerait bien des frais de santé. »<sup>31</sup>. De la même manière que les confinements ont donné l'occasion à certains de se poser et de respirer, les arrêts maladie, les temps partiels, ou les congés maternités sont parfois aussi vécus comme des soulagements. La période des études, avant d'entrer dans le monde du travail, était aussi un moment où notre temps nous appartient un peu plus. Malheureusement, c'est moins vrai de nos jours avec la précarité étudiante, le besoin de travailler en parallèle des cours ou vivre avec une maigre bourse. D'après une étude de 2011, les trois quarts des étudiants estimaient appartenir à une « génération sacrifiée »<sup>32</sup>. De même pour les seniors et futurs seniors, les nombreuses réformes des retraites ont fragilisé l'espoir d'une fin de vie paisible et insouciant.



*La Paresse*, Félix Vallotton, estampe, 1869

---

31 *Ibid*

32 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p130

### *Travailler chez soi*

Le télétravail, problématique récente due aux confinements, s'est vu imposé à de nombreux français. On est à la fois chez soi et au travail. Cela brouille notre appréciation du temps mais aussi la frontière entre le professionnel et le domestique, qui était déjà poreuse<sup>33</sup>. L'ubiquité permise par le digital transforme les « je travaille partout quand je veux » en « je travaille tout le temps ». Le télétravail pourrait pourtant nous permettre d'être un peu plus maîtres de notre temps : apprécier la lenteur du réveil matinal et ne sortir du lit que par désir ou par hâte du petit déjeuner, plutôt que par nécessité d'attraper le bus ou d'affronter le trafic, ou encore apprécier les pauses avec l'expérience réconfortante de la maison, à condition qu'elle soit assez grande pour créer des espaces dédiés.

S'installeront alors des habitudes : « ce n'est que par la répétition que nous pouvons juger de notre présence au réel »<sup>34</sup>. Les casaniers sont des grands adeptes des rituels. En ignorant l'ennui par une capacité d'émerveillement qui se renouvelle, ils rendent plus belle la vie domestique.

### *Des week-ends, des vacances et du sommeil*

Le dimanche est le jour idéal pour les rituels. Notre manière de languir les week-ends et les vacances en dit long sur notre envie de fuir le labeur. L'expression « aller comme un lundi » montre aussi un certain pessimisme vis-à-vis du retour au travail. Ces congés de fin de semaines, aussi vite qu'ils semblent passer, permettent de se livrer à nos occupations favorites, apprécier un peu de calme et côtoyer d'autres personnes que nos collègues. Il s'agit d'une « bulle temporelle où l'on peut nourrir d'autres facettes de [nous]-même[s]. »<sup>35</sup>. Malgré tout, certains politiques se montrent en faveur du travail le dimanche, en brandissant des arguments tels que la liberté, le volontariat et la croissance. Cependant, même si le repos dominical venait à disparaître, il reste un rituel qui sera difficile à supprimer : le sommeil.

---

33 « Comment le confinement nous fait perdre la notion du temps », *Le Monde*, 2020

34 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p139

35 *Ibid* p138

« Limite naturelle »<sup>36</sup> et « véritable prescription médicale »<sup>37</sup>, le sommeil est un besoin qui requiert sept à neuf heures de repos par nuit. Jonathan Crary explore, dans son ouvrage, comment « le capitalisme [est] à l'assaut du sommeil ». Il découvre une volonté de se débarrasser de cette contrainte physiologique dans un objectif de gain de compétitivité. On trouve en effet des chercheurs qui travaillent sur la possibilité de maximiser les capacités de veille et de concentration. Ils s'inspirent du bruant à gorge blanche, un oiseau capable de voler pendant sept jours sans s'arrêter pendant ses migrations<sup>38</sup>. Crary pense que dormir devient un acte de résistance face au capitalisme. Le sommeil a un caractère profondément inutile et passif. Il est donc coupable de pertes « de temps de production, de circulation, et de consommation. »<sup>39</sup>. Même quand il est célébré, c'est dans l'optique de rendre la personne plus efficace et productive. On instaure la sieste au travail car le manque de sommeil nuit à nos performances. La rhétorique est bien triste : le sommeil serait un « mal nécessaire ». Pourtant, certains écrivains et poètes le chérissent. Proust le compare à « un second appartement que nous aurions et où, délaissant le nôtre, nous serions allés dormir. Il a des sonneries à lui, et nous y sommes quelquefois violemment réveillés par un bruit de timbre parfaitement entendu entre nos oreilles, quand pourtant personne n'a sonné. ». On imagine un monde parallèle, un second chez soi que rejoignent les dormeurs.

La conclusion logique de cette partie pourrait finalement ressembler à l'une des solutions évoquées dans la partie précédente : le revenu universel. En effet, Paul Lafargue explique comment le droit à la paresse est une nécessité économique. Quand les ouvriers travaillent trop, cela engendre de la surproduction, à l'origine de crises qui ont un réel impact sur la société. L'offre excède la demande et le chômage guette. L'ouvrier, inquiet, acceptera un travail au salaire inférieur et le système ne change pas, voire empire. L'auteur imagine que cette « logique autodestructrice cessera quand l'accroissement de la productivité et la fin de la débauche bourgeoise décupleront tellement le nombre de travailleurs qu'une loi sera nécessaire pour rendre la paresse obligatoire. »<sup>40</sup>. Ce n'est pas sûr que sa prédiction

---

36 *Ibid* p141

37 Raoul Vancigem, *Eloge de la paresse affinée*, 1996

38 Mona Chollet, *Chez soi*, 2015, p142

39 *Ibid* p144

40 « Le droit à la paresse selon Paul Lafargue », 1000idcg.com

ait été la bonne. Certains militent de nos jours pour une réduction drastique du temps de travail. Toutefois, le revenu garanti permettrait aux individus d'être davantage maîtres de leur temps. Chacun pourrait le cumuler à un travail rémunéré et aurait la liberté de refuser des travaux mal payés ou qu'il considère inutiles. Les personnes s'épanouiraient dans d'autres activités choisies, prendraient le temps de se poser et de s'occuper de leurs proches et leurs enfants.



## *Conclusion*

Les casaniers sont pleins de sagesse. Malgré leur mauvaise réputation d'ermite paresseux, ils ont la capacité de rendre merveilleux le quotidien et le banal. Pour habiter intensément sa maison, il faut pouvoir fabriquer son chez-soi à partir de peu et savoir prendre du temps pour la rêverie et l'oisiveté. Le repli domestique peut être une expérience positive, grâce aux qualités de chaleur, de sécurité et de stabilité du chez-soi. Pour cela, il faut investir ses recoins et savoir manipuler son imaginaire de cocon fécond. Les pouvoirs de la maison se trouvent dans la répétition et la routine. Il faut lui accorder du temps et du soin pour en profiter. Les murs, les portes et les fenêtres de notre logis sont des frontières protectrices avec l'extérieur, mais elles sont aussi des ouvertures et des passages. En effet, un chez-soi bien vécu permet une rencontre avec l'adversité mieux préparée. Même après une aventure fabuleuse, rentrer à la maison est un souvent un grand plaisir.

Lorsque la famille s'y mêle, les choses peuvent se compliquer. La valeur collective du foyer est une richesse autant qu'un problème. Il y a des enjeux de transmission et de construction de l'individu et de son identité. Le soutien mutuel, le sentiment amoureux et le soin apporté aux enfants sont des choses merveilleuses et extrêmement importantes pour l'épanouissement des individus. Cependant, la famille peut aussi être une source de conflits et d'inégalités. Il apparaît important de politiser les questions de l'intime. En effet, ce cercle ultra-personnel n'échappe pas aux dynamiques de dominations. Grâce à une analyse féministe, j'ai cherché à questionner l'imaginaire du foyer. La domesticité reste très associée à la féminité, pourtant, chacun gagnerait à participer à l'élaboration d'un cocon commun. En explorant d'autres manières d'habiter et faire famille, j'ai interrogé les possibles d'un futur plus égalitaire et plus épanouissant pour tous·tes.

Les années 2020 et 2021 ont été marquées par des confinements répétés liés à la pandémie de Covid-19. En observant la capacité des individus à s'y adapter en redécouvrant les pratiques du chez-soi, j'ai pu mettre en lumière certains bienfaits du repli et de la paresse. Bien que ces événements qui isolent aient été parfois traumatisants, certains ont su en tirer profit grâce à leurs qualités de casanier. Internet a aussi été un moyen de garder une socialité riche et solidaire. On a découvert ce qu'*avoir du temps* signifiait. Trop souvent, le travail et les horaires nous arrachent à nous-mêmes. Être un peu plus maître de notre temps a révélé des passions et un goût pour l'*otium*, loisir fécond mais inutile. L'observation de ce nouveau rapport au temps m'a permis de questionner le système qui cherche à rentabiliser chaque minute. Notre société capitaliste est à l'assaut des week-ends, des vacances et du sommeil. Pourtant célébrer les vertus de la paresse en renversant cette éthique du travail aliénante permettrait sans doute un plus grand épanouissement des individus. Sans l'inquiétude d'être toujours plus productifs, les personnes seraient plus disponibles pour rêver, créer, construire des choses qui ont du sens et prendre soin les uns des autres.

En tant que designer et personne créative, je me sens toujours plus épanouie, passionnée, motivée et prolifique quand mon emploi du temps me permet de, parfois, ne rien faire, chez moi. La contemplation et la méditation permettent de reconnecter l'esprit au corps, deux entités bien trop souvent séparées. De la même manière, en tant que créatrice de formes, j'aime associer les idées à la matière. Je pense que la capacité des individus à se poser et s'inscrire dans une démarche hors du temps permet d'engager un processus créatif intime et singulier qui ne saurait s'épanouir sans une pause dans un quotidien parfois aliénant.

L'une de mes pratiques méditative et créative favorite est la céramique. J'ai découvert cet artisanat lors d'un stage et ma fascination pour le matériau terre a été un point de départ pour mon projet de diplôme en design. Le façonnage des pièces est lent et contemplatif. Tantôt sensuel avec le modelage, tantôt hypnotisant avec le tournage, il est propice à la création d'une pause hors du temps. Je trouve d'ailleurs, qu'à plusieurs égards, la céramique est un art de casanier. En effet, les pièces de vaisselle ont une place emblématique dans nos logis. Ce sont souvent des objets hérités qui parlent de l'histoire d'une famille.

Le matériau terre, l'argile, évoque de lui-même le territoire du chez-soi. C'est un matériau primitif qui vient du sol. Une fois façonné et cuit, il

révèle de nombreuses qualités utiles dans plusieurs domaines du domestique : construction, isolation, jardin, salle de bain, vaisselle, décoration...

A quelques kilomètres de l'ESDMAA se trouve la tuilerie de Bomplein à Couzon (03). En contrebas, il y a une carrière d'argile, une terre sauvage d'un rouge magnifique. Malgré l'arrêt de son activité en 1969, on trouve toujours sur place ses machines extrudeuses, son four à bois et de nombreuses briques crues sur des étagères de séchage, comme si elles attendaient d'être enfournées. C'est pour moi l'occasion d'expérimenter ce matériau ainsi qu'étudier son histoire et le patrimoine associé à la localité rurale. Je souhaite valoriser l'utilisation de cette terre, qui est une terre de construction (briques et tuiles), dans un contexte domestique. Je m'intéresse aux caractéristiques techniques de capillarité, de porosité et de gestion de l'air et de la chaleur de la terre cuite. Elles sont un allié intéressant du confort thermique dans l'habitat.



## *Bibliographie*

Anne Verjus, « Le sens de la famille »

Amos Rapoport, *Pour une anthropologie de la maison*, 1972

Arlie Russell Hochschild, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », dans « Travailler », 2003

Emma, *La charge émotionnelle et autres trucs invisibles*, 2018

Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1957

Gaspard Lion, « En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ? », « *Annales de géographie* », 2014

G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux*, 1980

Jan Patocka, *Le Monde naturel comme problème philosophique*, 1936

Jean-Claude Kaufmann, *La chaleur du foyer*, 1988

Jean-Marc Besse, *Habiter. Un monde à mon image*, 2013

Ludovic Falaix, « Habiter en temps de crise : utopies et dystopies du confinement », 2021

Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, 1965

Michel Eltchaninoff, Philosophie Magazine, « *La valeur refuge* », 2017

Michel Serres, *Habiter*, 2011

Mona Chollet, *Chez soi*, 2015

Pascal Amphoux, Lorenza Mondada, *Le chez-soi dans tous les sens*, 1989

Raoul Vaneigem, *Éloge de la paresse affinée*, 1996

Sabine Vassart, *Habiter*, dans « Pensée plurielle » 2006

Serge Vallon, « Qu'est-ce qu'une famille ? », dans « VST - Vie sociale et traitements », 2006

Simone Roux, *La maison dans l'Histoire*, 1976

### *Webographie*

Titou Lecoq pour l'Obs <https://www.youtube.com/watch?v=40dEig6KldI>

« *Peut-on être heureux sans travailler ?* » Philosophie Magazine n° 89

« Nos identités à l'épreuve du confinement », [theconversation.com](http://theconversation.com), 2020

« Chambre à part », Libération, 2002

« Avec le confinement sommes-nous devenus des hikikomori ? », [lejournal.cnrs.fr](http://lejournal.cnrs.fr), 2020

« Internet nous rend-il seuls ? Non ! », Alexandra Samuel, Le Monde, 2012

« Comment le confinement nous fait perdre la notion du temps », Le Monde, 2020

« La cohabitation avant le mariage gagne du terrain », [lesechos.fr](http://lesechos.fr), 1991

« Le confinement accentue-t-il l'usage du smartphone ? » [journaldugeek.com](http://journaldugeek.com), 2020

« Comment l'école peut-elle initier nos enfants à l'otium ? » [franceculture.fr](http://franceculture.fr), 2021

« Le droit à la paresse selon Paul Lafargue », [1000idcg.com](http://1000idcg.com)

« ¿Volver a salir? Preferiría no hacerlo », [elpais.com](http://elpais.com)

## *Iconographie*

Claude Ponti, *Ma Vallée*, 1998

Liv Strömquist, *Les sentiments du Prince Charles*, 2010

Emma, *La charge émotionnelle et autres trucs invisibles*, 2018

Parolesdepapa.over-blog.com

Félix Valloton, *La Paresse*, Félix Valloton, estampe, 1869

